

L'AFFAIRE
DU COLONEL MIASSOÏEDOV

Józef Mackiewicz

L'AFFAIRE
DU COLONEL
MIASSOÏEDOV

Traduit du polonais par Laurence Dyèvre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Sprawa pułkownika Miasojedowa*

Sprawa pułkownika Miasojedowa © Nina Karsov, all rights reserved
Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2020
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-617-7

À ma fille, Halunia.

L'an dernier, alors que je compulsais de vieux journaux, je suis tombé inopinément sur l'article suivant dans un numéro du *Times* :

THE TIMES
London, Monday, April 5, 1915
A RUSSIAN TRAITOR
Colonel Hanged as a Spy
(From our own Correspondent)

Petrograd, April 2

Shortly after the reverse sustained by the 10th Army in the region of the Masurian Lakes, it became known that a conspiracy to betray military secrets to the enemy had been discovered, and that the leading figure therein was a certain Colonel Miasoyedoff. Miasoyedoff had previously served in the gendarmerie on the frontier of East Prussia, and had an extensive acquaintance among the Germans. Three years ago M. Guchkoff, in the Duma, and M. Boris Suvorin, in the Press, accused him of being an agent provocateur and spy. He fought a duel with the former and assaulted the latter, and was cashiered.

A communiqué issued today confirms the current report that he was a traitor. The public learns with a feeling of relief that he has already paid the penalty by a shameful death for his misdeeds, and that his civilian accomplices will be brought to book.

Cet article m'a remis en mémoire la fameuse « affaire Miassoïedov » qui, à son époque, avait connu un grand retentissement dans la quasi-totalité de la presse européenne et de la presse américaine. En raison du mystère qui l'entourait et des controverses qu'elle n'avait pas tardé à soulever, c'était devenu une typique « affaire Dreyfus » russe, mais la Grande Guerre et l'effondrement du monde auquel cette affaire était liée lui avaient rapidement fait perdre son actualité. Étaient-ce des raisons suffisantes pour justifier son oubli total ? Ou était-ce que personne n'avait jugé intéressant de la rappeler ?

À la lecture de l'article ont ressurgi dans ma mémoire certains détails du passé, ainsi que le visage de personnes que j'avais même eu l'occasion de connaître dans ma prime jeunesse. Il n'y a pas à dire, les choses étaient moins simples qu'elles ne le paraissaient à travers la relation sèche du correspondant du *Times* à Saint-Pétersbourg.

Cette découverte m'a donné envie d'étudier tous les documents et ouvrages qu'il était possible de trouver sur le sujet. Dans un livre paru vingt ans après (*Geheime Mächte*, Leipzig, 1934), la partie adverse, en la personne du colonel Nicolai, le chef du renseignement allemand d'alors, dément catégoriquement que Miassoïedov ait jamais été à la solde de l'Allemagne, affirmant qu'il a été victime d'intrigues où des femmes ont joué le premier rôle. Ces intrigues auraient donc été ourdies uniquement par des femmes ? Il était permis d'en douter. Après avoir examiné toutes les sources à ma disposition, je me suis trouvé face à un ensemble de causes et d'effets singulier qui me ramenait à ma question initiale : comment se faisait-il que « l'affaire Dreyfus » ait fait l'objet d'un si grand nombre d'ouvrages tandis que « l'affaire Miassoïedov », pourtant analogue et même plus intéressante à bien des égards, avait sombré dans l'oubli ?

C'est ainsi qu'est née l'idée de ce livre. Je ne sais pas si le lecteur y trouvera une réponse à la question posée plus haut, mais je dois avouer que ma principale motivation est l'envie de lever pour la première fois le voile sur tout le mystère entourant « l'affaire Miassoïedov » et ses complications.

Ce livre n'est pas une étude historique. C'est un roman inspiré de faits réels.

L'AFFAIRE
SERGUEÏ MIASSOÏEDOV

PREMIÈRE PARTIE

1

En ce vendredi 6 mars 1903, sur la ligne Saint-Pétersbourg-Louga-Pskov-Dvinsk-Vilna, filait à vive allure le Nord-Express, qu'on appelait ainsi pour le distinguer du Sud-Express, qui reliait directement Saint-Pétersbourg à la Riviera française via Belostok, Varsovie, la frontière autrichienne, Vienne, Milan et Gênes. Le Nord-Express, lui, obliquait à Landvarovo, près de Vilna, vers Kovno et la frontière prussienne, qu'il franchissait à Verjbolovo, et, de là, poursuivait sa route jusqu'à Paris via Berlin.

À grande vitesse, le train pouvait atteindre les quatre-vingts kilomètres à l'heure sur les tronçons en ligne droite. Il allait si vite que, pendant les mois d'hiver – où nombre de privilégiés allaient à l'étranger dépenser leur argent –, à son entrée dans les gares entre Saint-Pétersbourg et Vilna, sa locomotive avait l'apparence d'un spectre givré. Des wagons, des roues, des essieux, des fenêtres, tout recouverts d'une croûte de neige durcie, jaillissaient de la vapeur et du givre, témoignant du combat que se livraient la chaleur intérieure et le froid extérieur, autrement dit de cette lutte contre la mort que l'être humain s'obstine à mener bien qu'il finisse toujours par perdre, et qu'il introduit jusque dans ses inventions.

À ce moment précis, il ne gelait pas. Le brouillard du matin s'était dissipé avant midi. De part et d'autre des rails, ce n'était que blancheur d'espaces couverts d'une neige aux reflets mats.

Le ciel était lui aussi tendu de blanc et l'ensemble du paysage donnait l'impression d'un horizon infini : la terre se confondait avec le ciel et l'on n'en distinguait pas davantage les limites que l'on ne pouvait embrasser d'un seul coup d'œil la ligne Saint-Pétersbourg-Louga-Pskov-Dvinsk-Vilna. Vues du train, les mesures de lointains hameaux avaient l'air de petits attroupe-ments de corneilles posés sur la neige, et les corneilles dans les champs – de chaumières faisant des taches noires sur la neige.

Quelque part sur le tronçon Rejitsa-Dvinsk, un garde-barrière, dont le travail consistait à déployer, à l'approche des trains dans son secteur, un drapeau vert signalant que la voie était dégagée, était sorti à l'avance. Au ras de la neige, le vent soufflait. L'air embaumait le printemps. Les corneilles ne se tenaient pas en groupes, mais à distance les unes des autres, espacées de quelques dizaines de sagènes, à même la neige, comme si elles pressentaient qu'au-dessous germait déjà leur vie-nourriture. Au garde-barrière aussi, elles faisaient penser à des mesures noires, en particulier quand le vent effrangeait leurs plumes comme le chaume des toits. L'atmosphère était chargée de l'humidité du grand dégel. Aussi l'oreille pouvait-elle déjà percevoir le martèlement du train, qui était encore loin, très loin. L'espace d'un instant, le bruit fut couvert par le grelot d'un traîneau qui venait d'émerger du vallon et s'était arrêté dans le dos du garde-barrière.

- J'peux p'têt encore passer, non? demanda le paysan.
- C'est interdit, répondit le garde-barrière sans se retourner.
- Il marqua une pause et ajouta avec gravité: L'express de Saint-Pétersbourg arrive.

Le paysan réfléchit puis fit reculer son cheval dans la pente, sans doute pour éviter que l'animal ne soit effrayé par le train. La porte de la maisonnette du garde-barrière émit son grincement familier mille fois entendu. Apparut Tamara, son manteau en peau de mouton jeté sur les épaules. Elle avait dix-huit ans. Les pieds chaussés de bottes de feutre, les cheveux coiffés en une longue tresse qui lui venait sur l'épaule et des yeux gris, largement écartés, fendus en amande. Lorsqu'il lui arrivait de poser le regard sur elle, son père se réjouissait de la voir si jolie et dans le même temps s'en attristait. Car il n'avait qu'elle, à la maison et au monde. Il craignait que sa beauté ne fît qu'elle se marie tôt, le laissant seul son drapeau à la main.

– Passe-moi ton drapeau, papa! Je vais te le tenir.
– C'est interdit. Pour l'express, c'est interdit. Il peut y avoir dedans des gens importants. Tu le tiendras au train de marchandises.

– Pour le train de marchandises, je ne sortirai pas.

Le grelot du traîneau s'était tu. Le cheval, calme, devait attendre docilement dans la pente. Les fils télégraphiques bourdonnaient dans les airs. Et l'on entendait dans le lointain, tantôt plus fort, tantôt moins fort, le roulement du train.

– Papa, le printemps, c'est pour quand, dis-moi?

– Patience!

Tamara pivota sur elle-même, creusant une petite cavité avec le bout de sa botte. Partout les neiges. Les bandeaux des forêts. Seule la petite route était jaunie par le crottin de cheval dans le dégel.

Patience, patiente encore un peu!

Les champignons vont embaumer la forêt...

– En voilà, une chanson! Qui parle de champignons!

– Tu en voudrais une qui parle de quoi?

– Eh bien, disons, de fleurs... L'automne est loin, loin.

Tamara, qui avait une jolie voix, composait toutes sortes de petits couplets légers sur diverses mélodies qu'elle avait entendues. Le père chérissait sa fille et il aimait toutes ses chansons.

J'arrive, j'arrive, ma mie!

J'arrive, j'arrive, ma chériiiiie...

Le train approchait.

– Papa, on ne déménagera donc jamais plus près de la ville? On te l'avait pourtant promis.

– On me l'avait promis, mais ils n'ont pas tenu leur promesse.

– On ne peut pas déposer une plainte, une réclamation?

– Une plainnnte... Comme les gens disent, Dieu est trop haut et le tsar trop loin. Le tsar est loin, ma douce. Les gens disent vrai.

Les rails se mirent à vibrer doucement. Quelques corneilles, les plus proches de la voie, s'envolèrent avec paresse. La

locomotive surgit de derrière la colline. Elle arriva à toute allure devant Tamara et son père. À peine en eurent-ils senti la vapeur jaillissante que déjà défilaient les fenêtres des wagons sans qu'il fût possible de distinguer quoi que ce soit à l'intérieur. On ne voyait rien.

Dans ce compartiment de première classe, il n'y avait qu'eux deux. Lui, élégamment chaussé, les jambes tendues, la tête appuyée sur la peluche rouge de la banquette, le col de son uniforme de capitaine de gendarmerie dégrafé. Était assise à côté de lui, à demi allongée, la tête reposant sur l'épaule de l'homme, une jeune fille blonde qui paraissait à peine plus âgée que Tamara. À vrai dire, le confort de ce train de luxe qui ne comprenait que des wagons de première classe ne correspondait pas tout à fait à celui que pouvait s'offrir un officier de gendarmerie. Les gens comme lui devaient se satisfaire de la deuxième classe d'un train ordinaire. Cependant, il n'était pas dans les habitudes de l'officier à la gracieuse moustache en croc et au binocle sur le nez, qui apportaient une touche de sérieux à sa beauté virile, de s'en tenir dans la vie à des règles consacrées par l'usage mais non écrites.

– ... C'est sûr que j'aimerais bien être riche, continuait Evguenia, exprimant tout haut sa pensée (mais allez savoir si tel était vraiment le fond de sa pensée). Tiens! Tu sais ce que je ferais? Admettons que je marche dans la rue et que je voie arriver en face de moi un homme tout maigre et dégue-nillé... Je lui dirais: Excusez-moi, vous n'avez pas besoin d'un peu d'argent? Ou, mieux: de beaucoup d'argent?... Et là, imagine son regard stupéfait, ses yeux qui s'écarquillent, oh, comme ça, regarde...

– À quoi cela te servirait-il?

– À épater les gens. Par exemple, je croise une femme avec un enfant dans les bras. Je ne sais pas si tu aimes les enfants. Tenez, lui dirais-je, voici de l'argent pour que vous viviez heureuse. Je ne lui demande pas son adresse et je n'attends pas de remerciements, rien. Je poursuis tranquillement mon chemin. Le trottoir est mouillé après l'averse d'été. J'entre dans l'échoppe d'un pauvre artisan. Là, tout est sale, il flotte une odeur de renfermé. Il me regarde d'un œil noir, mais je lui dis: tenez, voici de quoi moderniser votre atelier. Tu vois ça? – Elle

change de position, car le bord de l'épaulette lui comprime la tempe. Ses doigts tentent à tâtons de la défaire puis elle se colle de nouveau contre son compagnon. – Pourquoi les gens qui ont plein d'argent ne font jamais des choses comme ça? Tu peux me le dire, Serioja?

– Tout le monde n'a pas envie comme toi de jouer les originaux.

Il l'écoutait en pensant à autre chose. Car au même moment, un souvenir visuel venait de lui revenir, un souvenir de Saint-Pétersbourg. Il revoyait son traîneau glisser sur la Moïka... Devant le ministère de la Guerre stationnait une longue file de coupés. Chacun d'eux, à mesure que le traîneau avançait, réfléchissait les rayons obliques du soleil couchant et flam-bait, l'un après l'autre, comme un projecteur qui s'allume puis s'éteint. À peine était-il passé devant l'un que les vitres du suivant se mettaient à miroiter... « Les rêves de carrière », comme certains appellent cela, qu'est-ce que c'est? Il y a une erreur dans la définition. Car, enfin, peut-on rêver d'autre chose? Quand vous rêvez à votre avenir en vous abandonnant à vos fantasmes, il s'agit toujours d'un bel avenir. Et qu'est-ce qu'une « carrière », sinon un bel avenir, ou simplement un avenir meilleur que votre situation actuelle? C'est cela, et pas autre chose. Être cordonnier, général, ministre, contrôleur... Pour un contrôleur, faire carrière, c'est passer chef contrôleur. Pour un écrivain, un révolutionnaire... La renommée, le pouvoir, l'emprise sur les gens...

Le chef contrôleur entrouvrit la porte de leur compartiment et annonça sur un ton négligent:

– Nous arrivons à Dvinsk, monsieur.

Ils dépassèrent la ville. La Dvina était encore sous la glace.

À l'approche de Vilna, on commençait à voir les lueurs vacillantes des lampes à pétrole déjà allumées dans les maisonnettes en bois dispersées sur ses collines boisées. L'officier de gendarmerie se leva, jeta un coup d'œil sur Evguenia endormie, puis, après s'être étiré, entreprit d'agrafer le col de son uniforme. Ensuite, il descendit son sabre du filet.

– Allez, Guenia! Tu veux que tout le monde te reconnaisse?

– Ah, mon Dieu! On est déjà arrivés?

La jeune fille se hâta de coiffer son chapeau et baissa aussitôt l'épaisse voilette sous laquelle elle dissimulait ses traits.

L'homme sourit tout en ajustant son baudrier.

– Que ferais-tu si les voilettes passaient de mode du jour au lendemain ?

– Avant que ça n'arrive, on sera déjà courbés par la vieillesse, toi comme moi, tiens, comme ça, répliqua-t-elle en mimant la posture. D'ailleurs, les choses arrivent rarement du jour au lendemain.

Les lampadaires de la gare défilèrent de plus en plus au ralenti, jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent et brillèrent de tous leurs feux. L'officier baissa la vitre et héla un porteur. Plusieurs se précipitèrent aussitôt.

À cause du dégel, de la boue avait légèrement souillé le quai. Devant la gare, la neige, presque brunâtre, s'était transformée en gadoue et les patins des fiacres produisaient des grincements désagréables en raclant les pavés. En dépit des fumées dégagées par les locomotives, qui se répandaient bas dans l'atmosphère humide, on sentait flotter l'espoir de voir le temps changer. Et cet espoir rendait la respiration plus légère, mais peut-être n'était-ce là qu'une impression après la touffeur du compartiment, ou le soulagement d'avoir atteint le terme du voyage. L'officier rendit son salut au gendarme de service et paya les porteurs, après quoi ils se firent mener à l'hôtel *Europejski*.

Evguenia était si fatiguée qu'elle se coucha sans dîner.

– Quand pars-tu pour Verjbolovo ? demanda-t-elle à Sergueï avec les yeux qui se fermaient déjà.

– Je ne sais pas encore. Demain ou après-demain, lui répondit-il.

Il se demanda si elle avait entendu sa réponse. Elle était recroquevillée sous l'édredon, les genoux repliés contre la poitrine.

Il consulta sa montre puis le miroir. Après un brin de toilette, il enfila un autre uniforme, mangea un morceau au restaurant de l'hôtel et se fit conduire en traîneau au café chantant Schuman, un cabaret de nuit. Il était content qu'Evguenia refusât de se montrer en public avec lui, content de la savoir en train de dormir et content à l'idée de trouver à son retour, à une heure tardive ou au petit matin, non pas une chambre déserte, mais une chambre tiède où dormait une femme.

2

Piotr Mamonitch, le père de Tamara, était garde-barrière aux Chemins de fer depuis relativement peu de temps. Il avait possédé auparavant dans le canton de Rejitsa une assez grande ferme – vingt déciatines de terres –, une paire de chevaux, cinq vaches et une femme, et il louait les services d'un ouvrier. Il n'avait pas d'enfant.

Un jour, tard dans l'après-midi, était apparu dans sa cour un pèlerin peu ordinaire. Ce n'était pas un *tchelovek*, comme on disait alors pour désigner les hommes, mais une *baba*. Une femme encore jeune toute de noir vêtue. Elle portait un habit de moniale, mais n'en était pas une. Son visage, hâlé par le vent, était surmonté d'une espèce de capuche; un feu intérieur couvrait dans ses yeux. Ce n'était pas un laideron, détail qui suscita d'abord chez la femme de Mamonitch plus de méfiance qu'on n'en nourrit d'habitude à l'égard des vagabonds. Son mari, au contraire, l'accueillit avec un peu plus de bienveillance que s'il s'était agi d'un banal chemineau. Lorsqu'elle rejeta sa capuche en arrière, la nouvelle venue découvrit des cheveux foncés, presque noirs, où l'on pouvait juste déceler çà et là un ou deux fils argentés. Elle passa quelques jours chez eux, et voici son histoire telle qu'elle la leur raconta le troisième soir :

«Je suis la fille d’anciens serfs du gouvernement de Vologda libérés voilà longtemps, des *odnodvortsy*. Je suis veuve, car il y a des années de cela, il est arrivé une chose tragique. Une nuit, un incendie s’était déclaré et, comme cette année-là le Bon Dieu avait envoyé un été tellement sec que les forêts se consumaient en permanence et que même les puits, pour certains, s’étaient asséchés, notre ferme s’est embrasée tout de suite, on aurait dit une torche de résine. Dans ces flammes infernales, mon mari et mes deux enfants ont brûlé vifs, je suis la seule à en avoir réchappé. Mais je me suis très vite demandé si, en fait, ce n’était pas le diable qui m’avait tirée dehors par la fenêtre, parce qu’aussitôt après, j’ai été torturée par l’idée que, si je n’avais pas eu aussi peur pour ma peau, j’aurais pu sauver mes enfants. Comme les remords m’empêchaient de dormir et que j’avais perdu ma ferme dans l’incendie, sur le conseil de femmes que je connaissais, je me suis rendue en pèlerinage chez un *starets* célèbre, le saint père Apolonius, pour le supplier de me rendre la paix de mon âme.»

La femme en était là de son récit quand un voisin passa chez les Mamonitch. Ayant entendu cela, il lui demanda dans quel gouvernement vivait ce saint ermite. «Dans le gouvernement d’Arkhangelsk, je crois. C’était dans de grandes forêts, mais la presque-île de Kola ne devait plus être très loin», lui répondit-elle.

«Quand je me suis prosternée devant le *starets*, celui-ci m’a demandé: “Que veux-tu, ma Joie? – L’extinction de ce feu intérieur qui m’a brûlé mon mari et mes enfants, et qui brûle continuellement dans mes entrailles sans qu’aucune eau de la terre, aucune eau bénite, aucune prière ne parvienne à l’éteindre.” Le père Apolonius s’est alors plongé dans la méditation, j’avais l’impression qu’il s’entretenait avec Dieu. Ensuite, il m’a dit: “Lève-toi, mon Amour, et fais ce que je t’ordonne.” Il m’a ordonné d’aller remplir un gobelet à la source voisine. Après cela, il a pris dans une petite armoire en pin quelque chose qui avait l’air d’être un morceau de résine fraîche, mais entre ses doigts, cette résine s’est réduite en poudre. Il l’a jetée dans le gobelet puis m’a commandé d’en boire le contenu. Ensuite, on s’est assis devant son ermitage, sur un tronc de sapin couché. Autour de nous, il n’y avait que la forêt, une forêt impénétrable. Le vieillard m’a

alors déclaré: “Jésus a dit: Celui qui boira de l’eau que je lui donnerai n’aura jamais soif jusque dans l’éternité, et l’eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d’eau d’où jaillira la vie éternelle... Et le Saint-Esprit a dit par la bouche de Moïse: Adam a vu le Seigneur se promenant au paradis. Et nous lisons également chez l’apôtre Paul: Nous sommes allés en Achaïe, mais le Saint-Esprit ne nous a pas accompagnés. Alors, nous sommes repartis vers la Macédoine et le Saint-Esprit nous a accompagnés. – Je ne comprends pas, saint père, lui ai-je fait. – Il n’y a rien là qu’on ne puisse comprendre. Si l’on ne comprend pas, c’est que nos péchés et les sciences profanes nous ont éloignés de Notre Seigneur Jésus-Christ et que nos plaisirs impies nous ont entraînés dans des ténèbres où il nous est impossible de voir la lumière. Mais en vérité, je te le dis, ma Joie, reste auprès de moi trois jours, et prie la Très Sainte Notre-Dame de Kazan miraculeuse, et prie la Vierge de Smolensk, prie la Vierge allaitante, et la Vierge de l’Ostrovrata de Vilna, bien qu’à présent, celle-ci soit enfermée dans une chapelle catholique romaine. Tu verras alors avec tes propres yeux et tu recevras la rémission de tes péchés, le feu s’éteindra dans tes entrailles et ton chemin s’ouvrira devant toi.”

« Effectivement, trois jours et trois nuits après, le père Apolonius s’est prosterné face contre terre en disant: “Ô Seigneur dont les desseins sont pour nous impénétrables, prends pitié de nous!” À ce moment-là, j’ai cru entendre la forêt murmurer, pourtant la cime des arbres restait immobile. Une étrange clarté s’est répandue au-dessus de nous et, tout à coup, j’ai vu la Vierge en personne avec, à sa droite, saint Jean le Baptiste et, à sa gauche, saint Jean l’Évangéliste. Sous le coup de la peur et de l’émotion, je me suis jetée face contre terre et j’ai entendu la voix de la Vierge qui demandait: “Qui est la femme qui gît ici et a une prière? – C’est la femme qui a laissé son mari et ses enfants au milieu des flammes, a répondu le vieillard. – Relève ta tête de la poussière”, m’a dit la Vierge. Ayant obéi, j’ai aperçu le groupe des saintes femmes autour d’elle. L’Esprit de connaissance que j’ai reçu m’a permis de distinguer clairement les grandes martyres sainte Catherine et sainte Barbara, la première martyre sainte Tekla, la grande martyre sainte Marina, l’impératrice Irène, grande martyre bienheureuse, la martyre sainte Praxède, les martyres sainte Pélagie et

sainte Dorothee, les martyres sainte Iouliana et sainte Anissia. Sainte Anissia est justement ma sainte patronne... J'ai tendu les mains, mais avant que j'aie eu le temps de solliciter son intercession auprès de la Vierge, l'apparition a disparu et j'ai perdu connaissance.

« Une fois revenue à moi, j'ai d'abord beaucoup pleuré en pensant au fait que je n'avais pas eu le temps de demander son intercession à la sainte martyre Anissia. Mais le vieillard m'a dit: "Je l'ai demandée à ta place. Ton feu restera éteint pour les siècles des siècles si tu vas maintenant parcourir le monde afin de raconter ce que tu as vu, et témoigner aussi de ce que la grâce de notre Très Sainte Mère ne connaît pas de limites. Va donc en paix, amen." Je lui ai encore demandé combien de temps je devais aller. "Va, c'est tout! m'a-t-il répondu. L'eau qui dort se couvre de moisissures. L'eau qui coule reste toujours pure, fraîche et transparente." »

Le voisin, qui avait écouté ce récit d'une oreille attentive, tri-pota sa barbe, hocha la tête avec un air sceptique, puis déclara: « Elle parle comme un livre... » Sur ce, il prit congé et partit.

Mais sur les Mamonitch, ce récit avait fait forte impression. En particulier sur elle. La personne de l'impératrice sainte Irène l'intéressait plus particulièrement: avait-elle une couronne sur la tête? Anissia fut incapable de se rappeler ce détail.

À partir de ce soir-là, tout avait changé entre les deux femmes. Elles se lièrent d'une brûlante amitié, une forme d'amour intime, spirituel. Non seulement la prolongation du séjour d'Anissia chez eux ne fit l'objet d'aucune querelle entre elles, mais c'est à l'évidence sous son influence que la femme de Mamonitch décida d'entreprendre un saint pèlerinage à la laure des Grottes de Kiev, espérant y arriver à temps pour la célébration de la Saint-Vladimir le 15 juin (ancien calendrier). Elle partit... pour ne jamais revenir.

Anissia était restée. De sa liaison avec Piotr naquit une fille, Tamara. Un jour de printemps, sans prévenir, alors que l'enfant avait un an et demi et que les routes avaient séché, Anissia emballa quelques effets dans un baluchon et préleva sur le pécule commun trois roubles et soixante kopecks, soit la somme exacte qu'elle avait sur elle à son arrivée. Elle partit, pour ne jamais revenir, elle non plus.

Tamara n'avait connu aucune de ses mères, ni celle qui aurait dû l'être ni celle qui l'était. Peu de temps après, Mamonitch avait vendu sa ferme. Il l'avait même vendue bien en dessous de sa valeur. Aux multiples raisons qui l'y avaient poussé, comme l'absence d'une femme à la maison et le choc moral qu'il avait subi, s'étaient ajoutés les relations inamicales qu'il entretenait avec ses voisins depuis qu'il était seul, et les ragots et même les railleries dont il était l'objet. Quand s'était présentée l'occasion d'obtenir, en échange d'un modeste pot-de-vin, un poste très envié de garde-barrière aux Chemins de fer, il l'avait saisie. Le poste en question procurait une jolie maisonnette, de celles qu'on appelle *kocharka*, un jardin, le droit de faire pâturer une vache aux abords de la voie ferrée, ainsi qu'un salaire. Ce n'était pas un travail trop prenant et il n'était pas difficile.

Voilà comment se présentait la situation en ce jour de mars 1903, au moment où l'express de Saint-Pétersbourg passait devant le père et la fille. Cependant, leur vie allait bientôt connaître de grands changements.

Tamara réclamait depuis longtemps, depuis qu'elle était adolescente, qu'ils se rapprochent de la ville. La chose n'était pas facile. On avait leurré Mamonitch de promesses non suivies d'effets. Certes, il ne déposait pas de nouvelles requêtes ni de nouvelles « plaintes ». Mais voilà qu'au début de l'été 1903, il se produisit le fait que voici.

Circulait sur la voie ferrée, à bord d'une draisine, un *revizor* fraîchement recruté, encore très jeune et beau garçon, du nom de Iakoub Kolakovski. À proximité de la maison des Mamonitch, il donna l'ordre de freiner, pour une raison assez singulière : la tête d'un poteau télégraphique dressé près des rails était soumise, sans qu'on sache pourquoi, aux martèlements continus d'un pic bigarré de la plus petite espèce, un *Dendrocopos minor*. Ce pic épeichette, à la tête coiffée d'une calotte pourpre, s'en prenait à ce poteau depuis le printemps et le trou qu'il avait creusé menaçait l'isolateur en faïence qui soutenait le fil. Bien que n'étant pas chasseur, Kolakovski emportait toujours un fusil avec lui lors de ses tournées d'inspection. À l'arrêt de la draisine, il s'était emparé de son arme et était prêt à l'épauler quand Tamara surgit soudainement

de nulle part et agita son fichu rouge pour mettre l'oiseau en fuite. Kolakovski fut d'abord tenté de se fâcher, ne serait-ce qu'au titre de l'autorité dont il était revêtu, mais il se laissa amadouer par les implorations de Tamara, qui le suppliait de ne pas tuer «son petit oiselet préféré». Il causa un petit moment avec la jeune fille tout en l'observant avec un sourire. Après quoi, il ordonna aux ouvriers de revenir le lendemain colmater le trou avec de la chaux et il repartit en faisant au revoir de la main à Tamara.

À la fin de l'automne, Mamonitch obtint un nouveau poste, à sept kilomètres de Dvinsk. Ils étaient donc pratiquement en ville. C'est là aussi qu'habitait Kolakovski.

Avec ses longues rues pavées poussiéreuses, ses maisons basses portant d'immenses enseignes sur la façade, ses magasins, sa fanfare militaire qui jouait tous les dimanches dans le jardin municipal, ses premiers cinémas et les affiches colorées de l'une ou l'autre des deux imprimeries de la ville, en somme avec toute son animation, cette capitale de district peuplée de quarante mille âmes était parée de mille attraits aux yeux de Tamara. Et au printemps, il y eut les radeaux et les «rafiots» en provenance de Velij ou d'autres localités en amont du fleuve, qui descendaient la Dvina en crue jusqu'à Riga, jusqu'à la mer, vers un monde lointain, inconnu, pendant que la brise printanière mugissait dans les peupliers et les saules qui en bordaient les rives.

C'est aussi à Dvinsk que Tamara, avec l'appui de Kolakovski, commença à prendre des leçons de chant puis de piano, avant de s'installer à demeure dans une chambre qu'il avait louée pour elle... Dans la vie déjà peu joyeuse de son père vieillissant, ce fut un nouveau coup. Il tenait bon, pourtant, et lorsqu'un voisin lui demanda: «Alors, comment tu vas vivre, maintenant que tu es seul, Piotr?», il lui répondit: «J'y arriverai bien. L'important, c'est de garder un pan de ciel au-dessus de la tête. Je vais vivre ma vie.»

C'est ainsi qu'allait débiter la carrière de Tamara Mamonitch, la future Sylvia Nordelli, chanteuse au café chantant Schuman de Vilna, un cabaret de nuit dont la réputation dépassait largement les frontières de la ville.

Avant d'atteindre le rang de capitaine dans la gendarmerie, Sergueï Miassoïedov avait servi comme officier subalterne dans le 105^e régiment d'infanterie d'Orenbourg en garnison à Vilna. Depuis, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. À l'époque, il s'était lié d'amitié avec Mikhaïl Evguenievitch Pakhitonov, un camarade supérieur en grade et en âge. Pakhitonov le dominait par son intelligence, mais, affligé d'un léger bégaiement, c'était un garçon aigri, principalement parce qu'il voyait les années passer sans qu'il obtienne d'avancement. Une conversation qu'ils avaient eue durant ces années-là était restée gravée dans la mémoire de Miassoïedov. Ils parlaient justement des causes qui pouvaient être à l'origine de cette fâcheuse situation. Pakhitonov venait d'établir une comparaison entre elles et une cheminée d'usine.

C'était un après-midi de canicule. Ils revenaient du champ de manœuvre en tête de leur compagnie et passaient devant la briqueterie Schmidt, dans le faubourg de Rossa. Les deux officiers avaient distancé les autres pour échapper un peu à la poussière et à l'odeur de sueur que dégageaient les uniformes des soldats. Les jardinets de ce quartier pauvre exhalaient des senteurs de citrouilles et de concombres cuits par le soleil. Miassoïedov exprima ses idées sur les lois qui régissent la destinée humaine en essuyant son lorgnon avec son mouchoir.

Comme le sujet ne l'intéressait guère, il se contenta d'exprimer la première qui lui vint à l'esprit.

– C'est po... po... possible... Ça peut... peut... Ça peut être pour... pour ces causes-là... ou... pour... pour d'autres, lui répondit Pakhitonov avant de poursuivre d'une voix fluide, une fois maîtrisé son bégaiement initial habituel: Nous employons toujours le mot « cause » dans un sens conventionnel. En réalité, il n'y a pas plusieurs causes possibles, mais des millions. Que dis-je? Des milliards! Car qu'est-ce que c'est qu'une cause? C'est une partie d'un tout. Des briques, des briques et encore des briques! Pour construire la cheminée de la briqueterie que tu vois là, il en a fallu des briques! Dieu sait combien! Mais peu importe. Ce qui compte, c'est que chacune de ces briques constitue la « cause » de cette cheminée. Sans elles, la cheminée n'existerait pas. Mais une brique n'est qu'une impression. La cause d'une brique, en effet, ce sont des millions de particules.

– Si on suit ton raisonnement, il faudrait faire remonter chaque chose à la création du monde.

– Naturellement! Qu'est-ce que tu crois? Rien n'est prédéterminé, de rien on ne peut dire: « ça n'aurait pu être autrement ». L'Histoire cogne à des portes et à des fenêtres millénaires. Elle entre par celles qui s'ouvrent, sans qu'on sache jamais lesquelles vont s'ouvrir. C'est pourquoi, avant de juger, il convient toujours de prendre en considération « ce qui se serait passé si... » Il existe une infinité de possibilités.

– Ça signifie qu'on ne peut juger de rien.

– N-n-naturellement qu'on ne peut juger de rien, comment voudrais-tu? Tu veux établir un lien de causalité. Bien. C'est une intention louable. Mais imagine que la courroie d'un de tes éperons lâche subitement alors que tu es pressé. Le temps que tu te penches pour le défaire et que tu défasses l'autre car tu y es obligé, il s'écoule une minute, voire deux. C'est suffisant pour rater un train. Suffisant pour que les conséquences de ton retard pèsent sur la suite de ta vie et, par ricochet, sur celle d'autres gens.

– Enfin, tout le monde sait ça.

– Et alors? À quoi ça nous sert de le savoir? À quoi, dis-moi? Bien sûr que tout le monde sait ça. Avec pour unique conséquence qu'on a arrêté d'en parler pour ne pas sombrer dans

la folie à force d'imaginer la multitude des causes qui se sont enchaînées pour aboutir à la rupture de la courroie. Qu'est-ce qui a constitué le maillon décisif de la chaîne, en effet? Ou bien, imagine-toi pendant une guerre. Un moustique te pique à l'oreille alors que tu es en position de tir. Paf! Tu tues le moustique, mais sous l'effet de ton geste, ta tête s'écarte de quelques millimètres. Or ces quelques millimètres peuvent suffire à une balle mortelle... La vie et la mort, tout et rien. Ce qui est à l'origine de cela, c'est la raison pour laquelle le moustique s'est retrouvé sur ton oreille.

Miassoïedov était déjà las de cette conversation.

– J'ai entendu parler de cette théorie ou, plutôt, se corrigeait-il, j'ai lu des choses là-dessus. Mais son application conduit droit à l'abrutissement total.

Il réprima son impatience en desserrant son baudrier, qui comprimait son corps en sueur.

– Voilà une remarque intelligente, sauf que le terme que tu as employé est erroné. Ce n'est pas une « théorie », c'est une pratique. La pratique quotidienne de notre planète.

– Tu parles... Permets-moi de m'en moquer!

– De la planète ou de la pratique?

– Des deux.

– Mais bien sûr, moque-toi tant que tu veux!

Ils se mirent à rire et se réjouirent de marcher maintenant à l'ombre des gros érables qui bordaient le cimetière.

– Oui, oui, cher Sergueï Nikolaïevitch, reprit Pakhitonov. Monsieur s'imaginait que traverser la vie, c'est traverser un champ?

– Loin de moi l'intention de le traverser. Alors, que le diable emporte ce champ! Viens, on va s'asseoir ici sur un petit banc, je vois qu'on vend de la bière.

La bière sortait de la glacière et ils la savourèrent avec délectation.

La vie avait suivi son cours. Pakhitonov n'obtenait toujours pas son avancement. L'été céda la place à l'automne. Les vents se mirent à souffler. Le vent d'automne fait parfois penser à quelqu'un avec qui il est possible d'aborder les sujets les plus variés. Au gré des bourrasques, les érables perdaient leurs feuilles, qui tourbillonnaient en tombant sur le sol. On

marchait dessus partout : sur le chemin de l'école, du bureau, de la caserne. L'hiver et ses longues nuits arrivèrent. À quoi rêvent les moineaux, l'hiver ? De cerisiers dans un verger ? De graines de chanvre dans un champ ? À quoi peuvent rêver les corneilles, sinon aux gros lombrics blancs creusant la terre noire retournée par la charrue du laboureur ? Le temps passe. Il n'a pas coûté grand-chose. Chacun en a été pourvu gratuitement au moment de sa naissance. Et chacun aura le sien, il le possédera jusqu'à sa dernière heure.

Miassoïedov avait abandonné l'infanterie, il avait quitté le 105^e régiment d'Orenbourg. S'il avait été encore de ce monde, son père, Nikolaï Miassoïedov, un propriétaire foncier du gouvernement de Smolensk, nommé par le gouvernement maréchal de la noblesse du district de Vilno et qui l'était resté de longues années, aurait certainement désapprouvé son choix. Le 31 octobre 1892, à l'âge de vingt-six ans, son fils Sergueï avait intégré le corps de la gendarmerie et, le 17 janvier 1894, avait été affecté comme adjoint du commandant de la brigade ferroviaire de la gendarmerie de Verjbolovo, une importante gare de passage à la frontière de la Prusse-Orientale. Un poste en apparence modeste, loin des centres animés, mais ce n'était qu'une apparence. Mal informés, les gens de Kovno, à soixante-dix verstes de là, et ceux de Vilna, à trois heures de train, lui disaient, quand il y allait, qu'il s'était « enterré en province ». Jusqu'à ce jour mémorable du 12 mai 1901 où, ayant atteint le grade de capitaine, Miassoïedov fut nommé lui-même commandant de la gendarmerie de Verjbolovo. Dès lors, on le vit de plus en plus souvent à Vilna et... ailleurs.

Son ancien supérieur, qui avait pris sa retraite, partit s'installer à Saint-Pétersbourg, où il mourut peu de temps après. Il n'aurait guère marqué la vie du nouveau commandant s'il n'avait eu une fille, la blonde Evguenia aux yeux violets.

Un jour d'été, à Vilna, Miassoïedov se leva du fauteuil placé devant la glace, paya et, après le coup de brosse donné à son uniforme, se retrouva dans la rue avec cette sensation

plaisante et revigorante que les hommes éprouvent en général au sortir de chez le coiffeur. Les passants projetèrent sur le trottoir de comiques ombres longilignes. Un fiacre qui rentrait chez lui au pas se découpait en ombre chinoise sur le mur d'enceinte de l'ancien couvent. Sergueï Nikolaïevitch avait hâte de rejoindre Evguenia, qui venait d'arriver de Saint-Pétersbourg et était descendue chez des amis dans le faubourg de Zaretche. Empruntant un raccourci, il traversa le porche du 20, rue Serotskaïa, à côté de l'église des Missionnaires, et dévala la pente à travers les jardins. Comme la ville était située dans un vallon, la vue qu'on avait de là était magnifique à cette heure du soir. Les cloches de l'église des Bernardins sonnaient, comme celles de Saint-Michel et de Sainte-Anne. L'on apercevait au loin, sur la rive opposée de la Vilnia cachée au milieu des jardins, les fenêtres de la caserne illuminées par le soleil couchant. Plus loin sur la droite, se dressaient les arbres imposants du cimetière. Des pigeons blancs décrivirent déjà dans le ciel leurs derniers cercles de la journée. Le tintement des cloches troublait à peine le silence tant était profonde la paix qui régnait sur la ville. Devant un tel panorama, chez les uns, la pensée s'évade loin des innombrables contingences de la vie que leur œil ne voit pas ; chez d'autres, c'est le contraire : selon la loi du contraste, ils méditent sur les éternelles complexités et incertitudes qui sapent par en dessous la quiétude apparente émanant du tableau, aussi grande soit-elle. Mais même emporté par de telles réflexions, aucun d'entre eux n'aurait pu se douter qu'il existait ici des affaires découlant de la convention militaire franco-russe signée le 17 août 1892...

De ce côté-ci, l'on pouvait admirer sur sa colline le château Gediminas en ruine et, à son pied, le parc et son épais tapis de marronniers. Invisible sous les marronniers, s'élevait le petit palais où siégeait le haut commandement de la circonscription militaire de Vilna. L'une des pièces faisant l'angle accueillait un service en apparence modeste mais qui s'était sensiblement étoffé depuis la convention évoquée plus haut, dont un article secret stipulait l'activation bilatérale des réseaux de renseignements. C'était de là que partaient les messages confidentiels adressés à messieurs Shapiro à Königsberg, Willner à Berlin, Silberberg à Bydgoszcz, et d'abord à un certain Dr Kutz qui

avait quitté Varsovie pour s'installer à Copenhague, où il avait fondé un journal attrayant, l'*Export Revue*. Ce Kutz faisait de fréquents séjours à Anvers et à Rotterdam, pour des affaires strictement commerciales, ainsi qu'à Bruxelles, où il se rendait une fois par mois.

Dans le calme de ce début de soirée, les églises sonnaient l'angélus. Qui donc parmi des gens si peu au fait des dernières inventions aurait pu se douter que cette même atmosphère était traversée par des signaux de la télégraphie sans fil qui reliait la tour Eiffel à Bobrouïsk... Des signaux qui, soit dit en passant, étaient transmis sur cette ligne d'une manière bien plus correcte et efficace que sur la ligne Sébastopol-Bizerte-Paris.

Miassoïedov, dans un léger cliquetis d'éperons, descendit un sentier frayé entre des potagers, déboucha dans une ruelle étroite et tourna à gauche pour emprunter le pont enjambant la Vilnia et arriver sur une petite place où trois fiacres stationnaient en général au pied du calvaire. N'ayant aucune envie de grimper la rue qui montait, il allait faire signe à l'un d'eux quand il sentit quelqu'un dans son dos le retenir délicatement par le coude. C'était monsieur Samuel Freidberg.

– Je vous présente mes humbles respects, Sergueï Nikolaïevitch, lui dit l'homme.

– Ah ! Quel bon vent vous amène à Vilna ?

– Quoi d'autre sinon les affaires, comme toujours ! Figurez-vous que je pensais à vous, justement !

– Vous m'en voyez très honoré. En quoi puis-je vous être utile ?

– Je voudrais vous dire deux mots.

– Deux, c'est déjà beaucoup. Je n'ai pas vraiment le temps maintenant, Samuel Iakoubovitch.

– Où courez-vous donc ? Vous êtes sans arrêt en train de courir ! Vous avez le temps ! Toute la vie devant vous. Je viens de m'entretenir avec mes associés... Pouvons-nous entrer une minute dans ce café ?

Miassoïedov connaissait Samuel Freidberg depuis longtemps, ils s'étaient rencontrés à Verjbolovo. Ce qui explique la relative liberté de ton qui régnait entre eux. Freidberg possédait à Eydtkuhnen, la gare frontière du côté prussien, un bureau d'émigration enregistré sous la raison sociale « Bergheim ». À l'époque, les États-Unis d'Amérique du Nord cherchaient

encore à attirer des émigrés du monde entier, et les activités en tant qu'intermédiaires étaient source de juteuses commissions. La famille Freidberg s'occupait déjà depuis longtemps de la vente de billets de traversée à destination de l'Amérique. Samuel Freidberg parcourait l'Europe entière et se rendait fréquemment en Amérique. Il connaissait à fond le domaine de l'émigration, laquelle était considérable, en particulier dans les gouvernements situés dans la partie ouest de l'Empire, c'est-à-dire en Pologne et en Lituanie. Il était le premier à être entré en contact avec la Dobrovolny Flot et la Compagnie Russo-Asiatique, deux compagnies maritimes russes, dans le but d'établir des liaisons régulières entre Libava et New York. Une fois les liaisons mises en place, en 1900, il avait créé à Libava un bureau servant d'intermédiaire pour l'émigration sous la raison sociale «Karlsberg et Spiro». Miassoïedov lui accordait souvent quelques menues facilités à la frontière. Il connaissait bien toute sa famille aussi.

– J'ai quelque chose à vous dire, commença Freidberg après avoir commandé deux cafés. Je préfère entrer tout de suite dans le vif du sujet. Je veux ouvrir ma propre ligne maritime.

– Je vous en félicite.

– Pour le moment, il n'y a pas de quoi me féliciter. Ce n'est pas par bonté d'âme, mais par obligation. Les affaires marchent mal. La concurrence des trusts étrangers nous étrangle. Plus spécialement Hambourg. La Dobrovolny Flot et la Russo-Asiatique veulent se retirer de l'affaire, et leur retrait mettra mon bureau de Libava sur le sable. Vous n'aurez plus qu'à en faire une cabine de bains.

– Les bains de mer n'ont rien de désagréable.

– Vous pouvez plaisanter, mais écoutez plutôt! Je n'ai pas encore les moyens d'ouvrir ma propre ligne transatlantique, la «Samuel Freidberg», jusqu'en Amérique. D'ailleurs, pourquoi irais-je là-bas? Je ne suis pas Christophe Colomb. Je veux juste gagner ma croûte. Je suis entré en contact avec la Cunard Line. Ils sont prêts à conclure une entente si je peux leur amener des gens jusqu'en Angleterre. À eux de les emmener plus loin. Vous me suivez?

– Oui, oui.

– Ce que je veux créer maintenant, c'est la ligne Libava-Angleterre. Ce n'est pas aussi juteux que la traversée de

l'Atlantique, mais ça sera toujours ça de pris... Et je veux vous proposer la présidence du conseil d'administration de la nouvelle compagnie. Pour faire vite, contre un salaire annuel, disons, de cinq mille roubles. Et tous vos frais couverts.

– À moi? Suis-je donc amiral?

– Il ne s'agit pas là d'être amiral. Il s'agit d'une situation que vous connaissez aussi bien que moi. C'est pourquoi je ne vais pas y aller par quatre chemins... En Allemagne, c'est une autre affaire, mais en Russie... Vous savez ce qu'est un Juif en Russie? Quelqu'un qui est peut-être créé à l'image de Dieu, mais pas à l'image de l'homme! Chaque voyage en dehors de la zone de résidence, que ce soit pour aller à Pétersbourg ou à Moscou, dès qu'on sort des provinces occidentales, représente déjà une difficulté. La moindre affaire n'est pas une affaire, c'est un calvaire. Naturellement, Dieu soit loué, avec de l'argent, tout est possible. Mais les Juifs doivent tout payer dix fois plus cher que les autres. Alors, pourquoi payer dix fois plus cher? Qu'est-ce que vous dites de ça?

– Hum!... Eh bien, d'abord, je sers dans la gendarmerie.

– Je ne fais pas de commentaires. Il me semble juste que ça n'a rien d'incompatible. D'ailleurs, vous avez juré d'y rester toute votre vie?

– Je vais y réfléchir. Cinq mille par an, dites-vous? Ça ne fait pas lourd. La chose demande réflexion.

Il se leva et sortit son porte-monnaie.

– Laissez, c'est moi qui vous invite, dit Freidberg. – Il fit un geste qui englobait le plateau de marbre de la table, en parcourant toute la personne de Miassoïedov d'un regard rapide.

– Mais ne partez pas! J'aimerais connaître votre dernier mot.

Miassoïedov le considéra avec un sourire facétieux.

– Et comment va la vie là-bas, dans votre Amérique?

– Si seulement c'était la mienne! répondit l'autre sur le même ton. Il y a une chose qui vous plairait: trois sujets sont tabous, à savoir l'athéisme, le socialisme et les jambes des femmes...

– Ça me déplairait plutôt. Justement, un de ces trois sujets m'oblige à me dépêcher, ajouta-t-il après un coup d'œil à l'horloge.

Il lui tendit la main.

– Tss-tss, Sergueï Nikolaïevitch ! Quand donc allez-vous vous ranger ?

– Et pour quelle raison le ferais-je ?

– Pour cette raison que les vices supplantent chez l'individu les qualités de caractère. Vous tombez dans le vice. Pourtant, vous avez un caractère estimable.

– Ce ne sont là que des mots, Samuel Iakoubovitch, des mots ! On dit ça pour le plaisir de causer. Vous parlez d'un caractère ! Au revoir. Quant à vos projets, hum, nous en reparlerons.

Verjbolovo n'était pas un « trou de province ». Si nombreuses étaient les personnalités à passer par cette gare, la plus proche de Saint-Pétersbourg pour franchir la frontière entre l'Empire russe et l'Europe occidentale, que pendant le temps que dura son service dans cette ville, Sergueï Miassoïedov fut décoré successivement de l'ordre du mérite de Bavière, de la croix d'officier de l'ordre de la Couronne d'Italie, de la croix de chevalier de l'ordre de la Couronne de Saxe, de celle de l'ordre chinois du Double Dragon du troisième grade, de la décoration française d'*officier d'Académie**¹, de la croix de chevalier de l'ordre de Hesse, de la croix de quatrième classe de Schaumbourg-Lippe, de la croix de chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique, de la croix de chevalier de l'ordre de Notre-Dame de la Conception du Portugal, de l'ordre de l'Éléphant blanc de quatrième classe du Siam, de la croix de chevalier du grand-duché de Mecklembourg, de la croix de la Légion d'honneur française, de l'ordre de la Couronne de Prusse de troisième classe, de l'ordre du Mérite civil bulgare du troisième grade, de l'ordre du Lion et du Soleil de troisième classe de Perse, de l'ordre Dannebrog du Danemark, de l'ordre monténégrin du

1. Les mots et expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

Prince Danilo I^{er} du quatrième grade, de la croix d'officier de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare d'Italie, de l'ordre de la Couronne du Siam de troisième classe, et enfin de l'ordre d'Isabelle la Catholique. En plus de cela, il reçut en cadeau de Sa Majesté Nicolas II, empereur et autocrate de toutes les Russies, une montre en or munie d'un bracelet en or, lui aussi, et orné de brillants.

Dehors, le disque jaune brique du soleil était entouré d'un halo de brouillard. Conséquence de la sécheresse qui sévissait depuis une longue période, la fine poussière en suspension dans l'air ne retombait pas. La chaleur était lourde, pourtant aucun orage ne s'annonçait. Quelques coups de tonnerre avaient bien retenti à l'ouest, du côté prussien, mais ils s'étaient vite tus et la terre demeurait tapie comme un chien battu, silencieuse, dans l'attente d'une faveur du ciel.

Un coup discret fut frappé à la porte.

– Entrez! cria Miassoïedov, assis à son bureau.

Entra dans la pièce un gendarme à la vareuse d'été trempée de transpiration, qui le salua de sa main droite, la main gauche sur la garde de son sabre. Le bruit de ses éperons s'était comme fondu dans les cricris impétueux des grillons qu'on entendait par les fenêtres grandes ouvertes. Il s'approcha du bureau et, le buste penché, murmura quelques mots à l'oreille de son chef. Le capitaine approuva d'un hochement de tête: «Faites-le entrer!» Quelques instants plus tard, il s'entretenait avec un individu aux traits sémites prononcés portant un costume civil de bonne qualité.

– Écoutez, monsieur Katzenellenbogen. Je vous ai fait arrêter... – L'homme qui venait d'entrer écarta les mains dans un geste d'impuissance. – Asseyez-vous! Monsieur Katzenellenbogen, je suis parfaitement au courant de tous vos petits trafics ici et là-bas. – Sa main accompagna ces mots d'un mouvement de va-et-vient faisant scintiller sa chevalière dans le soleil mat. – Ça fait dix fois que vous allez de Vilna à Königsberg en passant par mon poste-frontière et j'attendais désespérément de voir...

– Mais, Sergueï Nik... commença l'autre, avant de se reprendre en voyant la physionomie renfrognée du capitaine. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, monsieur, mais je...

Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste. Miassoïedov l'arrêta d'un geste :

– Inutile de me montrer votre passeport, monsieur Katzenellenbogen. Je n'ai pas besoin de le voir pour savoir qu'il est faux. Je vais même vous dire que je ne suis pas le seul à le savoir, la terre entière le sait. Tenez, vous entendez les grillons striduler dehors? Cri-cri, cri-cri! Vous savez ce qu'ils chantent?

– Vous m'excuserez, mais je ne suis pas botaniste.

– Alors je vais vous traduire. Ils chantent que ce n'est pas d'aujourd'hui que monsieur Shloma Katzenellenbogen s'occupe de la fabrication et de la vente de faux passeports. Vous croyez que Freidberg ne sait pas que...

– Je vous prie encore une fois de m'excuser, mais puis-je dire un mot?

– Allez-y.

– Juste un sur le compte de Freidberg. Quand un Juif est honnête, il est plus honnête que n'importe qui, mais quand c'est un voyou, il est pire que le pire des voyous et des calomniateurs de la pire espèce.

– C'est possible. En bref, voici ce qu'il en est. Tous vos petits trafics, monsieur Katzenellenbogen, je peux les regarder comme ceci... – Il croisa les doigts des deux mains devant ses yeux pour former une grille. – ... ou comme cela... – Il baissa la main gauche en le regardant entre les doigts de sa main droite. – Vous me comprenez?

Katzenellenbogen eut un sourire indulgent accompagné d'un hochement de tête qui signifiait que même un enfant aurait compris.

– Qu'allez-vous faire à Königsberg?

– Ce n'est pas à Königsberg que je vais, mais à Amsterdam. Vous savez bien que j'ai des intérêts commerciaux avec la Lloyd d'Amsterdam. Je veux juste m'arrêter à Königsberg au passage, pour régler une affaire au Bureau central d'embauche d'ouvriers saisonniers. Je n'en fais pas mystère.

– Et le directeur de ce « bureau », c'est qui?

– Euh... C'est Franz Lentzer, c'est lui.

– Leeentzer... Hum! Et vous ne connaissez pas non plus ce commissaire de la police criminelle d'Insterbourg, Skopnik?

– Qu'entendez-vous par « pas non plus »? Non, je ne le connais pas.

– C'est bon, passons. Je vais vous laisser continuer votre voyage, mais j'ai d'abord un petit service à vous demander. Vous vous arrêterez à Königsberg un peu plus longtemps que prévu... C'est une jolie ville, et patati, et patata. Tâchez de rassembler là-bas toutes les informations, absolument toutes, sur la personne de monsieur Schlüter. Je ne vous demande même pas si vous le connaissez. Eh bien, vous voyez. Absolument tou-tes. Ce qu'il fait et, dans la mesure du possible, ce qu'il pense, quelle cravate il porte, et cætera. Bref, que ça brille! Bref, vous savez bien.

– Le Schlüter « né » Shapiro?

– Oui, oui. Mais renseignez-vous de façon discrète!

– Sergueï Nikolaïevitch, vous me prenez pour un gamin? osa protester Katzenellenbogen.

– Vous irez voir un certain Goulkovitch. Son adresse est notée dans la marge du journal que voici. Vous sonnerez à sa porte et vous lui demanderez s'il n'a pas un deux-pièces et demie à louer. S'il vous répond qu'il ne loue pas de demi-pièce, vous lui remettrez cette lettre. Elle est chiffrée, mais si les Allemands la trouvent sur vous, vous serez pendu. Car de toute façon, le décodage de nos messages est un jeu d'enfant pour eux. Ils vous pendront sans vous poser de questions. Donc, vous savez à quoi vous en tenir. Vous êtes un homme raisonnable, monsieur Katzenellenbogen, je le sais. Tous vos intérêts sont de ce côté-ci de la frontière, vous ne ferez pas de bêtises. Quant à vos affaires avec la Lloyd d'Amsterdam et à tous ces passages clandestins de la frontière que vous organisez, pour le moment – il insista sur ces mots –, ils ne m'intéressent pas. À votre concurrent Freidberg de s'en inquiéter.

– C'est un voyou, pas un concurrent!

– Ah! Une dernière chose, reprit Miassoïedov sans relever ce cri du cœur. En ce qui concerne vos agissements à Varsovie, je ne vous défendrai pas. Tenez-vous-le pour dit. Si la police vous attrape ou si vous tombez entre les pattes du colonel Batiouchine, je ne bougerai pas le petit doigt.

Sans se lever, il lui tendit la main par-dessus son bureau, après quoi il sonna. Un sous-officier de gendarmerie apparut à la porte.

– Mes respects, mon colonel, dit-il en claquant des talons.

– Nikiforov, qu'on rende toutes ses affaires au marchand. J'ai visé son passeport. Et qu'on lui accorde toute facilité pour le train de quatre heures vingt.

– À vos ordres, mon colonel. Ce sera fait!

Miassoïedov fit quelques pas dans son bureau et s'arrêta devant la fenêtre ouverte. Les tournesols du jardin n'étaient pas encore mûrs mais ils avaient déjà noirci et inclinaient la tête. Au-dessus d'eux, un pommier chargé de quelques fruits. Plus haut encore et loin à l'horizon, à peine visible dans la brume, flottait dans les airs au-dessus du territoire prussien un dirigeable en forme de cigare que les habitants admiraient depuis le matin. «À quoi bon tout cela?» se demanda Miassoïedov l'espace d'une seconde, sans savoir ce qui l'irritait le plus: la chaleur écrasante ou la lettre d'Evguenia Alexandrovna qu'il avait reçue ce jour-là.

Mon très cher! lui écrivait-elle. Ne te montre pas aussi dur avec moi et avec tout le monde, comme tu sais l'être quand tu es de mauvaise humeur! Tout ce que tu évoques dans ta lettre, ce ne sont que des ragots. Le capitaine Soubotine vient souvent chez nous, et alors? Il est normal que les gens se rendent visite, non?

Et elle terminait par:

Comme j'aimerais être à Verjbolovo en ce moment! Retrouver mon Verjbolovo. Respirer son bon air. Tu n'en as peut-être même pas idée, Serioja!... Et quand bien même il chercherait à m'épouser, la belle affaire! Soit! Je te suis toujours fidèle et je serai à toi pour toujours. Guenia.

D'un geste nerveux, il ôta son pince-nez et l'essuya avec son mouchoir. «Tu parles d'un bon air! se dit-il. L'air est irrespirable!» Ce qui l'exaspérait le plus en ce moment, c'était d'avoir à prendre une décision qu'il n'avait pas la moindre envie de préciser, qu'il fuyait depuis des années. Il savait bien pourtant qu'il ne pouvait pas la repousser indéfiniment. D'un côté, il y avait ce capitaine Soubotine, dont le nom revenait de plus en plus souvent dans les lettres d'Evguenia, et de l'autre, ce «Je te suis toujours fidèle et serai à toi pour toujours». À lui en tant que qui? Bien sûr qu'elle cesserait de lui être fidèle et

d'être à lui s'il ne se décidait pas simplement à l'épouser. Il était dévoré par ce feu de la jalousie qui, souvent, se manifeste chez les natures avides sous la forme d'une douleur physique dès qu'elles sentent l'objet de leur désir leur échapper.

Il avait connu Evguenia, la fille de son ancien supérieur à Verjbolovo, quand elle était encore presque une enfant, puis adolescente. Il avait joué avec elle sans s'en soucier plus que cela. Plus tard, il l'avait séduite. Non pas pour la quitter le lendemain, mais plutôt, au contraire, pour se la garder. Elle faisait partie de ses habitudes et il refusait l'idée que les choses puissent changer un jour. Guenia lui appartenait comme un objet qui ne vous semble pas essentiel dans votre vie mais dont vous ne sauriez vous passer. Qu'il ne saurait se passer d'elle, sur le moment, il n'en avait pas été conscient. C'était comme un rhume : lors d'une longue exposition au froid, vous ne sentez pas l'instant précis où le mal pénètre votre organisme. Peut-être que l'amour s'infiltré de la même manière sournoise dans le sang, sous l'effet d'une trop longue fréquentation. La solution se trouvera d'elle-même, se disait-il. Il se remémora ce vendredi 6 mars où ils avaient voyagé ensemble jusqu'à Vilna et, surtout, le samedi qui avait suivi. Derrière son babil naïf, puéril, il avait perçu alors la femme, l'adulte qui sortait de sa chrysalide. Elle manifestait envers lui une confiance totale et, en même temps, une attente qu'il n'avait encore jamais sentie aussi forte. Il n'était pourtant pas dans ses intentions de l'épouser. Son avenir lui apparaissait sous la forme d'un escalier à gravir dont les plus hautes marches s'évanouissaient dans des rêves brumeux. C'était là une autre habitude sans laquelle il ne pouvait pas imaginer sa vie. Guenia était une jeune fille pauvre, sans dot. Elle disposait uniquement d'une petite rente qu'elle avait héritée de son père et d'un petit capital ridicule légué par sa mère, elle ne pouvait qu'entraver son ascension. Or lui, il voulait avancer, grimper les marches vers le succès ! Il voulait faire un riche mariage, épouser une femme qui lui apporterait une grosse dot. Beaucoup d'argent ! Mais, dans ce cas, qu'advierait-il de Guenia ? La céder à un Soubotine ? Rien qu'à cette idée, chacun de ses nerfs se mettait à trembler. Toutefois, l'état actuel de leur relation avait atteint sa limite. À peine lui était-il venu à l'esprit que le mot « limite » lui parut tout à coup insupportable ; les associations d'idées sont

fulgurantes. Pour la première fois, il prenait conscience que, malgré les bons côtés de sa situation et ses « perspectives d'avenir », il en avait par-dessus la tête des « limites ». Notamment de la frontière entre la Russie et la Prusse.

Ah, quelle chaleur ! On étouffe !

Le lendemain, on lui amena Jan Matulis, détenu à la maison d'arrêt.

– Ah ! s'exclama Miassoïedov en allumant une cigarette d'un geste fébrile. Eh bien, Matulis, comme ça, on a partie liée avec les Allemands ?

– J'ai jamais eu partie liée avec personne, répondit le paysan, qui fixait d'un œil sombre les interstices du plancher.

– C'est justement là le problème. Je croyais pourtant que nous étions liés par un accord, toi et moi. Je me trompe ?

– Je le voulais, mais ça n'a pas marché. Est-ce ma faute ? Je l'ai échappé belle. C'est un miracle s'ils m'ont relâché. Alors je suis rentré chez moi retrouver mes trois déciatines de terre, ma mère malade, et aussi ma femme et mes enfants.

– Et la contrebande ?

– Je voulais gagner un peu d'argent.

– Tu vas rester dans mon bureau jusqu'à ce que tu te mettes à table !

– Eh, monsieur, comme dit le proverbe, les larmes ne sont amères que pour soi-même, les autres n'en sentent que le mouillé.

Même si les dénégations de l'homme semaient un doute dans son esprit, Miassoïedov se devait de dire quelque chose, car un supérieur doit toujours avoir le dernier mot.

– Les larmes sont les larmes, Matulis, et le service le service, lui rétorqua-t-il.

Après le déjeuner, il se fit apporter un formulaire de dépêche et écrivit à Evguenia : « Fais comme tu veux. Ça m'est indifférent. Sergueï. » – Sa dépêche expédiée, il se sentit très mécontent de lui-même.

Cette nuit-là, à peine s'était-il enfin endormi qu'on vint le réveiller pour lui remettre deux télégrammes urgents. Il ouvrit d'abord la dépêche qui arrivait de Saint-Petersbourg : « Tu ne me seras jamais indifférent. Guenia », et après, celle en provenance de Königsberg : « Tout va bien. Katzen ». Il se retourna sur l'autre flanc et essaya de se rendormir malgré l'air étouffant.

Ce n'était pas la première fois que l'état-major général allemand voyait arriver un mémoire sur l'insuffisance des moyens alloués à son service de contre-espionnage dans le territoire de la Prusse-Orientale. L'un des derniers en date signalait en termes clairs que toute la zone frontalière était infiltrée par le renseignement russe: «Le commandant de la gendarmerie de Verjbolovo, le capitaine Miassoïedov, se sent chez nous comme chez lui. La population est corrompue par la contrebande et le gain facile. Le manque de crédits empêche toute parade efficace.» Suivaient quelques chiffres comparatifs et une indication selon laquelle les crédits russes alloués au renseignement s'élevaient pour l'année courante à douze millions de roubles. Ce mémoire fut classé dans un dossier portant en haut la mention: «*Streng geheim*», top secret.

Quelques semaines de la tumultueuse année 1905 s'étaient écoulées quand la Russie fut agitée par les convulsions d'une première révolution. Mais à la frontière, le calme régnait. Le 18 septembre, Miassoïedov eut la surprise de recevoir du chef prussien du service des frontières, avec lequel il était dans les meilleurs termes, une invitation officielle à Rominten, situé à quinze kilomètres de Verjbolovo. Un office solennel serait célébré dans l'église locale à l'occasion de la venue de l'empereur Guillaume II. Comme le délai n'était pas suffisant pour

qu'il sollicite l'accord de sa hiérarchie, Miassoïedov prit sur lui la responsabilité d'accepter l'invitation.

La sécheresse était fine. Lui succédait un beau temps frais. À la sortie de l'église, l'empereur remarqua la présence du chef du service des frontières russe. S'approchant de lui, il lui tendit une main aimable et le convia au déjeuner prévu dans son relais de chasse. Assistaient au repas l'impératrice Augusta-Victoria, la princesse Louise, le ministre Podbielski, et plusieurs membres de sa suite. Invité à la chasse, l'attaché militaire russe en poste à Berlin, le colonel Bazarov, était là également. La saison des amours des biches et des cerfs, des chevreuils, des élans que l'empereur avait fait amener spécialement dans la forêt de Rominten, était terminée. Bazarov n'avait jamais été chasseur, mais il tenait à se faire passer pour tel en vue d'atteindre les objectifs de sa mission dans l'Empire allemand. En particulier lorsque des chasses étaient organisées à proximité de la frontière avec la Russie, car certains contacts s'en trouvaient facilités. Quant à Miassoïedov, c'était la première fois qu'il se trouvait en si noble compagnie. Dans la crainte constante de manquer à l'étiquette, il but peu, mangea encore moins, attendant avec impatience le moment où l'on se lèverait de table et où il lui serait possible de fumer.

– Je porte un toast à notre nouvel invité, le capitaine russe Miassoïedov, lança l'empereur, qui lui sourit en plissant les yeux.

Après quoi, il l'interrogea courtoisement sur la situation intérieure de la Russie, se disant convaincu que les troubles déclenchés par des éléments irresponsables seraient bientôt réprimés. Miassoïedov, qui partageait en tout point l'opinion de Sa Majesté Impériale, exprima à son tour l'opinion que certains organes de presse répandaient des informations tendancieuses en exagérant l'importance.

– Oui, c'est bien aussi mon avis, répondit l'empereur.

À la fin du repas, il se fit apporter une photographie de lui en tenue de chasse, sur laquelle il apposa sa signature avant de l'offrir à son hôte de Verjbolovo.

Après le café et les cigares, tout le monde sortit dans le parc. Bazarov s'approcha de Miassoïedov et, les yeux tournés vers le ciel, lui en fit admirer l'azur en exprimant son plaisir de voir

le temps idéal pour la chasse. À cet instant, l'empereur daigna s'approcher d'eux.

– De toutes mes forêts, leur dit-il, ce sont celles de Prusse-Orientale que je préfère. Elles embaument différemment, plus fort. Ne trouvez-vous pas, messieurs?

Effectivement, comme sur la commande de l'empereur, se répandit une odeur âcre de champignons.

– Ces forêts forment un pont entre nos pays, Votre Majesté, dit Bazarov en affichant un sourire quelque peu affecté. Elles nous unissent. Pour autant que je me souviene de mes cours de géographie, il s'agit d'un même type naturel, elles appartiennent au type « taïga » qui, dans la zone paléarctique, s'étend des limites de la Sibérie jusqu'à la rive droite de la Vistule.

– Ah oui? Je l'ignorais. – Manifestement, l'empereur fouillait son esprit en quête de quelque aphorisme de circonstance. – C'est bien. L'homme ne doit pas diviser ce que la nature unit, finit-il par dire, à l'évidence satisfait de la maxime qu'il venait d'énoncer.

– Votre Majesté fait là une excellente remarque, répondit Bazarov, la tête inclinée avec respect.

À ce moment, quelques personnes s'approchèrent de leur groupe. D'un mouvement des yeux, Bazarov désigna à Miassoïedov un chemin à l'écart.

Ils marchèrent quelques minutes dans un bruissement de feuilles mortes. Puis Miassoïedov jeta un regard prudent autour d'eux avant de demander à Bazarov:

– Comment va votre secrétaire Golembiovski? Je le connaissais du temps où...

– Il prend parfois des risques exagérés et me cause quelques soucis. Il n'est pas correct de nous éloigner ainsi, alors faisons vite: le 20, après-demain, un important espion à la solde de l'état-major allemand, Alexander Bauermeister, se rend à Saint-Pétersbourg via Verjbolovo. Selon une source confidentielle, il doit contacter ou retrouver un agent à lui sur le trajet, dans une gare proche de la capitale, quelque part entre Kovno, Vilna et Dvinsk. Il n'est pas exclu que l'homme en question monte dans le même train et s'installe dans le même compartiment. Postez absolument un homme à vous dans ce train. Qu'il le surveille et ne le quitte pas d'une semelle jusqu'à Pskov! Et informez-en aussi qui de droit. Il parle russe comme

un Russe de souche. Maintenant, revenons! Inutile que vous preniez part à la chasse. Vous prétexterez que vous n'avez pas de fusil, ou quelque tâche urgente...

Ils rebroussèrent chemin. Bazarov se pencha pour cueillir un lactaire qui poussait au bord du sentier.

– C'est le meilleur champignon qui soit, mais les Allemands ne le mangent pas. Bah! fit-il, soudain songeur. Si seulement nous disposions d'autant de crédits qu'eux pour le renseignement!

Il n'avait pas jeté le champignon. Il le soupesait dans le creux de sa main avec l'intention évidente de lancer quelque conversation de courtoisie sur le sujet lorsqu'il aurait rejoint la compagnie.

Il régnait dans la gare de Verjbolovo une puanteur insupportable. Le sous-chef de gare courait le long du quai avec deux doigts ostensiblement pressés sur ses narines. Le train comptait douze wagons de bétail sur pied – des porcs à destination de l'Allemagne –, et quatre wagons-cages d'oies vivantes. Les mouvements onduleux de leurs cous blancs qui sortaient des claires-voies créaient une impression pénible. Ce n'était que cacardements, grouinements et pestilence. Indifférent au vacarme, le mécanicien de la locomotive, le visage noir de suie, manœuvrait penché à mi-corps à l'extérieur de sa cabine, les yeux rivés sur une minuscule fleur qui poussait entre les rails. La machine s'arrêta et lâcha de l'eau sous elle. De la gare de marchandises parvenaient des hurlements et des jurons:

– Je vais te faire voir, moi, putain de ta mère... Là-bas, à gauche! Tu vas voir ce que tu vas voir, putain!

Miassoïedov obliqua rapidement afin de sortir de l'orbite des émanations malodorantes et du tintamarre. Pressant le pas pour regagner son bureau, il entendit encore malgré la distance:

– Je vais te montrer, putain de ta mère! Je vais t'apprendre à faire des «économies» sur un convoi! Tu vas voir comment que tu vas t'enrichir avec moi!

Il s'attela aussitôt à la rédaction d'un rapport sur sa rencontre avec l'empereur à l'intention de l'état-major du corps de gendarmerie de Saint-Pétersbourg et, quand il eut fini, ordonna d'en établir une copie confidentielle qu'il envoya le

soir même au service du renseignement de l'état-major de la circonscription militaire de Vilna. Après quoi, il prit le portrait de l'empereur Guillaume et l'examina quelques instants, de même que sa signature autographe.

Le lieutenant Bauermeister ne passa pas par Verjbolovo, ni le 20 septembre ni les jours suivants.

Fut portée dans la marge du rapport envoyé à Saint-Pétersbourg l'annotation suivante : « Son Excellence le Commandant du corps de gendarmerie considère le comportement du capitaine Miassoïedov comme un grave manquement à la discipline. »

Quelques jours plus tard, Miassoïedov reçut un courrier secret émanant du service du renseignement de l'état-major de la circonscription militaire de Vilna, qui le félicitait de son initiative. On lui recommandait par ailleurs de développer ses contacts de l'autre côté de la frontière dans la mesure du possible et de faire en sorte de se voir invité aux chasses de l'empereur dès que l'occasion s'en présenterait.

Les pluies arrivèrent. De Guenia, il reçut encore deux lettres. Débordantes d'amour et de chagrin. Lui, dans son subconscient, attendait que Guenia vienne elle-même. Sans se l'avouer, il souhaitait un dénouement qui échapperait à sa volonté, une conclusion qui baignerait les yeux violets de larmes de joie, de bonheur, peut-être. Mais les trains arrivaient et repartaient sans qu'Evguenia Alexandrovna ne descende d'aucun. Les seules larmes à couler étaient les gouttes qui dégouлинаient du toit des wagons, comme d'ordinaire à la fin de l'automne.

Alors, il saisit le premier prétexte de service pour remettre le commandement du poste à son adjoint, le lieutenant Schultz, et partit pour Vilna.

6

Il est rare que le tracé d'une ligne de chemin de fer établi par l'État corresponde aussi bien aux besoins économiques qu'aux besoins stratégiques du pays, mais cela arrive. C'était le cas de la ligne ferroviaire Libava-Romny.

Pendant l'hiver, tous les ports septentrionaux et occidentaux de l'Empire russe étaient pris dans les glaces : Cronstadt, Revel, Vindava, Riga, sans même parler de la lointaine Arkhangelsk. En raison de la longue route que nécessitait le contournement de la péninsule balkanique, et aussi à cause des canons Krupp turcs qui surveillaient le détroit des Dardanelles sous le commandement d'instructeurs allemands, les ports de la mer Noire ne revêtaient qu'une importance secondaire. Le seul port à ne pas être figé durant l'hiver était celui de Libava, qui de plus était le plus près de l'Europe occidentale. La ligne de chemin de fer qui le reliait à la gare de Romny, au cœur de la généreuse Ukraine céréalière, était un filon doré pour les exportations et les importations, pour le négoce et l'industrie. Comme elle reliait l'intérieur du pays à ses frontières occidentales, elle constituait également un axe de communication majeur en cas de guerre. Plusieurs villes étaient situées sur son tracé : Gomel, Bobrouïsk, Minsk et, surtout, Vilna, où se croisaient la ligne est-ouest Romny-Libava et les lignes nord-sud Saint-Pétersbourg-Varsovie-Vienne et Saint-Pétersbourg-Berlin-Paris,

auxquelles s'ajoutait la ligne Saint-Pétersbourg-Vilna-Odessa. L'ancienne capitale des grands-ducs de Lituanie était donc un carrefour ferroviaire d'une importance primordiale. Le commerce et le transit assuraient sa prospérité. À la fois capitale des « Provinces du Nord-Ouest » – l'appellation officielle du territoire du grand-duché de Lituanie depuis les partages de la Pologne –, et cœur de la circonscription militaire de Vilna, on y trouvait pléthore d'administrations civiles et militaires.

Pendant qu'au milieu de la verdure de ses faubourgs tranquilles des usines poussaient avec une certaine lenteur, le centre de la ville était déjà en pleine effervescence. Aussi Schuman avait-il fait un bon calcul en ouvrant dans le jardin botanique son ambitieux café-concert. Petit à petit, l'endroit attirait une clientèle diversifiée. Négociants fortunés, industriels, exportateurs, courtiers et, surtout, officiers et fonctionnaires de tout rang avides de divertissement composaient son public. Avaient également commencé à le fréquenter les riches propriétaires terriens des environs, sans compter la jeunesse dorée, ou des gens simplement de passage, célibataires ou voyageurs entre deux trains qui passaient une nuit à Vilna. C'était tous les soirs, toutes les nuits, vin, vodka, champagne, liqueurs et... filles. L'établissement prospérait. Sans rien de provincial, il soutenait la comparaison avec les meilleurs établissements des capitales, offrant d'aimables distractions à quiconque recherchait l'oubli et avait les moyens de se les offrir.

Quand il était à Vilna, Sergueï Nikolaïevitch Miassoïedov manquait rarement une occasion d'aller chez Schuman. Il lui arrivait même d'y passer toutes ses nuits. Lors de ce nouveau séjour, il croisa dans la rue le maire adjoint de la ville de Saint-Pétersbourg, Myssohorski, alors de passage. Myssohorski étant un ami de jeunesse, il lui proposa aussitôt d'aller fêter leur rencontre le soir chez Schuman. Son ami hésita d'abord – après les établissements de la capitale, l'endroit n'avait que peu d'attrait à ses yeux –, mais n'ayant rien de mieux à faire, il se décida à l'accompagner.

Ils s'installèrent à une table dans le fond. Malgré le public nombreux, le spectacle se révélait assez décevant, en effet. La conversation glissa sur le service des frontières et Miassoïedov

ne cacha pas à son ami qu'il en était las et que son plus cher désir était d'obtenir un poste à Saint-Pétersbourg.

– Je suis pourtant certain que vous vous amusez plus que nous, lui opposa Myssogorski. Vous êtes dans une sorte de lucarne sur l'Europe. Par surcroît, comblé de distinctions honorifiques. Des wagons entiers de têtes couronnées et de notabilités passent entre vos mains.

– Bah! Tantôt des têtes couronnées, tantôt des cochons, comme dans toutes les gares.

– Vous êtes trop exigeant. Que vous marchiez, disons, dans la ligne 11 de Vassili Ostrov¹ à Saint-Pétersbourg, dans la rue Miasnitskaïa à Moscou, sur le Prospekt à Ekaterinoslav ou encore dans la rue Bolkhovskaïa à Orel, c'est partout pareil: vous y rencontrez tantôt un être humain, tantôt un cochon. Et ce n'est pas nous qui pourrions y changer quoi que ce soit. C'est Dieu qui en a décidé ainsi.

Miassoïedov sourit, vida son verre et s'essuya les lèvres avec un coin de nappe.

– Je ne suis pas là pour renverser l'ordre établi par Dieu, cher Vladimir Vladimirovitch, mais plutôt pour le consolider. Il n'empêche que, comme tout gouvernement, le gouvernement dont je dois assurer la garde a deux bras: un court et un long, poursuivit-il avec ironie. Avec le court, il donne. Avec le long, il prend. Voilà pourquoi je préférerais être à portée du court.

– C'est de la pure exagération! On profite souvent plus de la vie en province que dans la capitale.

– Il n'empêche qu'on s'y ennuie. Aujourd'hui, dans la capitale, exprimer ses idées et ses principes sans se prendre au sérieux passe déjà presque pour du chic parisien, alors qu'en province, les dogmes demeurent intouchables.

– Eh! Vous voilà devenu libéral, à ce que je vois, cher Sergueï Nikolaïevitch!

– Seulement dans le strict domaine privé.

– Alors, à notre *primo mihi!* – Ils trinquèrent. – Il faut vous marier. Il est temps.

Un serveur attentionné se précipita pour remplir leurs verres. Au même moment apparut sur la scène le meneur de revue, vêtu d'un frac.

1. Ligne: appellation des rues sur l'île Vassili de Saint-Pétersbourg. (N.d.T.)

– Mesdames et messieurs ! Dans un instant, une artiste bien connue chez nous et à l'étranger, la célèbre Sylvia Nordelli, va nous chanter... une chanson très populaire !

Quelques applaudissements retentirent, provenant des tables les plus éloignées de la scène où, sous l'effet de l'alcool, le brouhaha et les bruits d'assiettes et de couverts allaient crescendo. L'homme en frac salua gravement, recula de trois pas – la lumière fit scintiller ses souliers vernis –, puis il exécuta comme un pas de danse pour introduire une jeune fille vêtue d'une façon assez prétentieuse. Elle entonna une chanson populaire qui convenait à l'heure et à l'humeur mélancolique du public :

*Un couple de chevaux bais
à l'air très famélique*

.....

.....

*Ah, couple de chevaux bais !
Vous aussi étiez fringants
Menés par des cochers fougueux
Comme vous, votre dame a vieilli*

.....

Personne dans l'auditoire ne paraissait étonné d'entendre la célèbre artiste au nom italien chanter une rengaine russe sans accent. Transporté d'enthousiasme, quelqu'un lâcha même son verre, qui fit grand bruit en se brisant.

*Grec d'Odessa, marchand de Varsovie,
Jeune cornette ou général chenu,
Tous cherchaient l'amour, la bagatelle...*

Renversé sur sa chaise et tenant son verre d'une main, posée sur la table, Sergueï Nikolaïevitch observait la chanteuse de derrière son lorgnon.

- Sans doute quelque petite Juive, constata Myssogorski.
- Elle n'est pas juive, non.
- Elle ne chante pas mal du tout.
- Une jolie voix.

À la fin de la chanson, une tempête d'applaudissements désordonnés secoua l'assistance. Une voix ivre criait : « Bis ! Biiis ! »

– Ce qui est plus étonnant, c’est qu’elle a l’air vraiment jeune.

– Elle l’est, confirma brièvement Miassoïedov sur le ton du connaisseur.

Quand les artistes eurent quitté la scène, le brouhaha s’amplifia. Cliquetis de verres, cliquetis d’éperons. Les personnes qui n’étaient pas saoules ou, à tout le moins, passablement éméchées, se comptaient sur les doigts de la main. Miassoïedov se tourna à plusieurs reprises sans quitter sa chaise, comme s’il cherchait quelqu’un.

– On s’en va, non ? suggéra Mysogorski.

– Attendons une minute ! Voyons si on peut... Hep ! héla-t-il un garçon. C’est possible d’inviter la chanteuse à notre table ?

– Laquelle, monsieur ?

– Celle au nom italien !

– Sylvia ? Je vais demander à la direction, fit-il en s’inclinant dignement.

– Ah ! Qu’il aille au diable avec sa direction... de bordel !

Le serveur revint.

– Uniquement dans sa loge, monsieur.

– Alors, allons dans sa loge ! Qu’on nous y apporte du champagne !

– Bien, monsieur, opina le garçon.

Ils adoptèrent d’emblée le tutoiement de mise, après la consommation d’une certaine quantité d’alcool, entre des messieurs d’un certain rang et d’une certaine autorité et une chansonnière de cabaret de nuit. Néanmoins, Miassoïedov lui demanda son prénom :

– Sylvia ? Et celui de ton père ?

Elle regarda son uniforme de la gendarmerie et parut réfléchir un instant, donnant l’impression d’être préoccupée par une idée qui n’avait rien à voir avec la question, puis elle sourit et lui répondit :

– Piotr.

– Un noble prénom. C’est celui du premier des apôtres. Alors, Sylvia Petrovna...

La plaisanterie qu’il s’apprêtait à lâcher mourut sur ses lèvres. Le plus frappant chez elle, ce n’était pas seulement le gris bleuté de ses yeux largement écartés, mais aussi leur expression interrogatrice. Au demeurant, la façon qu’elle

avait de hausser légèrement les épaules et de se tenir voûtée dans une attitude d'écolière donnait à toute sa personne un aspect puéril. La simplicité de ses manières n'enlevait rien à son charme féminin; bien au contraire, elle lui apportait une touche supplémentaire. Toutefois, son attitude d'enfant modèle ne provenait pas de son éducation, cela sautait aux yeux. C'était plutôt une sorte de politesse intime, naturelle, qui prévenait toute familiarité avec elle, davantage même que si elle avait affecté des manières « dignes » ou distantes. Plus tard, alors que Mysogorski, parti depuis longtemps, les avait laissés seuls, Sergueï Nikolaïevitch se demanda à plusieurs reprises si elle ne jouait pas la comédie, si cet alliage de simplicité et de coquetterie de chanssonnière n'était pas un artifice. Il demeurait incapable de répondre à cette interrogation avec certitude.

Ils avaient bu du champagne. Elle savourait le sien à petites gorgées, comme intimidée, enfoncée sans grâce dans le canapé, lui lançant par-dessus sa coupe des regards répétés, directs et, pour certains, appuyés. Le drôle, c'est qu'au fil des heures, le « tu » s'était fait de plus en plus rare et le « Sylvia Petrovna » de plus en plus fréquent. Il ne se rappelait pas non plus à quel moment exact et sous quel prétexte elle lui avait échappé ce soir-là.

À l'abri de la pluie sous la capote du fiacre qui le ramenait à l'hôtel, il fut dégrisé par le claquement régulier des sabots sur le pavé. Le vent d'automne cinglait. La ville dormait. Aux gouttes de pluie se joignirent les premiers flocons de neige.

Il retourna là-bas le lendemain soir, cette fois directement dans sa loge, pour y attendre la fin de son spectacle :

Au point du jour, les eaux rougeoient...

Survole le lac une mouette vivive.

À elle, l'espace; à elle, la liberté...

Elle n'avait pas changé, sauf qu'elle lui plut encore davantage. Malgré son insistance et le déploiement de ses stratégies habituelles dans semblables circonstances, elle lui opposa un refus catégorique quand il lui demanda de l'accompagner à son hôtel, invoquant une interdiction de la direction. Naturellement, il n'en crut pas un mot. Quant à l'inviter à

venir chez elle, ce n'était pas possible, lui déclara-t-elle, elle habitait trop pauvrement et, en plus de cela, chez quelqu'un. Elle coupa court à toute discussion d'un haussement d'épaules.

Ce n'est qu'à leur troisième rencontre qu'elle lui révéla son vrai nom, et son vrai prénom : Tamara. Et à la quatrième qu'elle lui lança à l'improviste :

– J'ai une faveur à vous demander, Sergueï Nikolaïevitch.

Il la regardait, sans ciller, bouche close. Dans l'attente. Pourtant, elle ne formula pas tout de suite sa demande, elle commença par lui faire le récit de sa courte existence. À ce moment, elle lui parut très gamine. Elle lui narra ce qu'elle avait vécu en termes simples et naïfs. Elle lui parla de son père, de la première femme de celui-ci, puis de sa mère, la moniale itinérante. Elle lui raconta même avec émotion la vision des saintes martyres rapportée par son père. Puis elle en vint à Kolakovski, à sa vie à Dvinsk, où elle avait appris à chanter et où une dame lui avait proposé par la suite de se produire sur la petite scène d'un cinéma. Kolakovski était contre, mais cela ne l'avait pas empêchée d'y chanter plusieurs fois. Un soir, après le spectacle, cette même dame lui avait dit qu'elle était une « artiste », que sa voix méritait mieux que ce cabaret provincial et qu'elle l'aiderait, de façon tout à fait désintéressée, à trouver une bonne place dans une bonne ville et dans un « établissement » sérieux. Kolakovski affirmait que la femme en question n'était qu'une mère maquerelle, qu'elle faisait du « proxénétisme », etc. Mais elle, Tamara, faisait confiance à cette dame et c'est grâce à son appui qu'elle était arrivée chez Schuman, à Vilna. Avant son départ de Dvinsk, Kolakovski s'était mis à lui faire des scènes atroces. Il refusait de la laisser partir. Tantôt il la suppliait, tantôt il la menaçait, tantôt enfin il évoquait l'argent qu'il avait dépensé pour elle. C'était horrible, mais ce n'était encore rien par comparaison avec ce qu'il avait inventé par la suite. Tamara ne savait pas elle-même où il avait pu collecter ces ragots ; quant au reste, il était à l'évidence de sa composition. Il lui avait déclaré qu'il existait des gens prêts à témoigner que la femme de son père n'était jamais partie en pèlerinage, mais qu'elle avait été assassinée et que c'était son père qui avait perpétré son assassinat pour vivre tranquillement avec sa moniale, autrement dit avec la mère de Tamara. Naturellement, tout cela était faux...

Sergueï laissa échapper un sourire, amusé par la façon dont elle racontait son histoire. Un peu décontenancée, elle poursuivit pourtant :

– Alors, il m’a menacée que si j’allais chez Schuman, lui, il irait chez le procureur déposer une dénonciation, mon père serait envoyé au bagne et, moi, je perdrais ma place. Je ne l’ai pas écouté et j’ai rompu avec lui. Mais il m’écrivit, il me fixe continuellement des délais. Du coup, je vis tout le temps dans la peur.

– Et comment est-il, ce Kolakovski ? Jeune ? Vieux ?

– Jeune. Tout jeune. Peut-être que s’il n’était pas si jeune...

– Mais il ne veut pas se marier avec toi ?

Elle lui lança un regard étonné.

– Pourquoi il ne le voudrait pas ? Bien sûr qu’il le veut, et comment !

– Alors pourquoi tu ne te maries pas avec lui ? Il est employé des Chemins de fer, c’est ça ? lui demanda Sergueï, étonné à son tour.

Un silence plana, puis elle lui jeta un regard oblique accompagné d’un frémissement moqueur, presque imperceptible, à la commissure de ses lèvres. La lueur qui s’était allumée dans ses yeux et cette ébauche de sourire ironique modifièrent son expression jusque-là enfantine, au point de la rendre méconnaissable. Miassoïedov en restait tout surpris. Même son haussement d’épaules n’avait plus rien à voir avec la naïveté d’une écolière.

– Serioja, l’apostropha-t-elle pour la première fois par son prénom, tu me prends pour une dinde. Dis-moi un peu quel avenir m’attend avec un homme comme Kolakovski, en plus à Dvinsk ! Est-ce que je n’ai pas une belle voix ? Dis-moi ! – Ses yeux s’illuminèrent. – Allez, dis-moi ! Vous êtes bien tous les mêmes avec vos idées vieux jeu, aussi incapables l’un que l’autre d’imaginer à quoi, de quoi peut rêver une jeune fille ! De ton champagne et de ton lit ? Oh ! Je serais même prête à me marier avec toi juste pour que tu me sauves de Kolakovski.

– Ah, c’est donc ça ! fit Sergueï, qui n’était toujours pas revenu de sa surprise. Quel âge as-tu, en fait ?

– Que j’aie dix-neuf ou vingt et un ans, quelle importance ça a ?

– C’est important, au contraire... – Mais prenant maintenant un ton badin, il poursuivit: Ce n’est pas avec moi que tu vas pouvoir te marier. Moi aussi, je veux faire un riche mariage.

Ce soir-là, elle l’emmena chez elle. Elle était pauvrement logée, en effet, dans une petite maison en bois pourvue d’un jardin située dans les faubourgs, où elle louait une chambre à une veuve âgée.

Le lendemain matin, déjà prêt à partir, avec son manteau sur le dos, sa casquette sur la tête et sabre au flanc, Miassoïedov s’arrêta dans le vestibule la main sur la poignée et lui fit signe d’approcher.

– Tu peux me dire son prénom? lui demanda-t-il à mi-voix. Et celui de son père?

– Iakoub, murmura-t-elle. Son père, c’est Pavel.

Grâce à ses relations, Miassoïedov n’eut pas à fournir beaucoup d’efforts. Profitant d’une conversation mondaine, il informa le procureur, qu’il connaissait, du chantage puéril auquel un « maniaque amoureux » envisageait de se livrer. Non sans une once de mélancolie, ils plaisantèrent un petit moment sur les affaires de cœur avec des hochements de tête indulgents... – Après, il rendit visite à un haut fonctionnaire des Chemins de fer dont la femme avait bénéficié, suite à son intervention, d’une exemption des droits de douane pour les volumineux bagages qu’elle rapportait de l’étranger. Le fonctionnaire lui promit de faire son possible pour muter discrètement Iakoub Pavlovitch Kolakovski dans un poste plus éloigné. « C’est cela, acquiesça Miassoïedov avec empressement. Dans un poste plus éloigné. »

Quand il informa Tamara du règlement de son affaire, elle lui jeta les bras autour du cou et l’étreignit de tout son corps.

– Holà! Lâche-moi! On dirait que tu me mets la corde au cou, plaisanta-t-il en se libérant doucement.

– Et je vais la serrer, tu vas voir!

– Eh bien, eh bien... Dans ce cas, je m’enfuis à Verjbolovo.

– Ah, laisse donc ça!

C’est ce qu’il fit. Pas complètement, bien sûr, mais ses apparitions à Verjbolovo se raréfièrent encore, il délégua de plus en plus souvent ses fonctions à son adjoint. Et, sous le prétexte

de raisons de service et, même, d'une maladie qui aurait exigé des soins en ville, il s'installa presque définitivement à Vilna.

Il mena durant des mois une vie de bâton de chaise ; il lui arrivait certains jours d'avoir du mal à distinguer l'aube du crépuscule. Qu'il pleuve, qu'il vente ou bien qu'il neige, que le soleil brille ou que des nuages couvrent le ciel, rien n'atteignait sa conscience embrumée par les vapeurs de l'alcool, ses affaires se trouvaient à une distance infinie du champagne glacé, de Tamara, de ses chansons... Sa liaison avec Tamara fut bientôt de notoriété publique. Il s'affichait avec elle, faisant fi de toute discrétion, ce qui alla jusqu'à provoquer un certain scandale. Ses amis proches le mirent alors en garde contre un tel mode de vie, qui risquait d'avoir des répercussions catastrophiques non seulement sur la suite de sa carrière, mais aussi sur son poste actuel. Pendant cette période, il adressa à Evguenia une lettre insensée d'ivrogne où, pour une raison ou une autre, il jugea bon de la menacer, et qui la sommait de pousser le capitaine Soubotine en bas des escaliers. Dès le lendemain, d'ailleurs, il en avait presque totalement oublié la teneur. Quelle qu'en fût la raison – son contenu ou sa liaison avec Tamara, dont la rumeur n'avait pu manquer de parvenir aux oreilles d'Evguenia –, sa lettre resta sans réponse et il ne reçut plus jamais aucune nouvelle de sa part. N'ayant cure des mises en garde de ses amis, il continua de boire.

Un petit incident qui se produisit à Verjbolovo pendant son absence n'entraîna pas, pour le moment, de graves conséquences.

Dans la vie, il y a des jours où, subitement, tout perd son importance. Il ne s'agit pas de savoir si vous avez tort ou raison, si vous êtes une victime ou si, au contraire, vous avez causé du tort à quelqu'un; ni non plus de savoir si la chose a une importance objective ou si elle est d'une futilité telle qu'elle suscite chez les autres un sourire de pitié ou, à la rigueur, la plaisanterie. Il s'agit de savoir si vous allez résister au coup subjectif qui vous a été asséné. Cela vous paraît au-dessus de vos forces. À quoi vous sert la conscience de la vanité des choses humaines, cette conscience qui a germé en vous dès le collège, dans le corps des cadets, au lycée, qui s'est approfondie à l'université, à l'école de guerre, et que vous avez enrichie tout au long de votre vie? À rien! Strictement à rien devant cette seule nouvelle qu'Evguenia vient de se fiancer avec le capitaine Soubotine et qu'elle va bientôt se marier. Hier encore, cette nouvelle n'existait pas. Aujourd'hui, elle éclipse tout le reste.

Sergueï avait retrouvé Tamara et bavardait avec elle. Elle lui demanda à plusieurs reprises ce qui n'allait pas, sans qu'il ne lui fournisse aucune réponse sensée. Il évoquait le temps glacial, ensoleillé. Quelqu'un lui avait dit que le thermomètre Réaumur était descendu jusqu'à moins quinze. Dans les rues, les traîneaux faisaient tintinnabuler leurs grelots sur la neige verglacée. Le soleil brillait de tout son éclat, mais du givre

recouvrait le col des manteaux, de la buée s'échappait des bouches ; la fanfare militaire, avec ses musiciens coiffés de *bachlyk* chauds, défilait au pas cadencé sur une vraie patinoire ; les gamins des rues, disait-on encore, étaient accourus des faubourgs de la ville avec des luges de leur fabrication pour descendre tout ce qui ressemblait à une pente, et leur liberté devait faire mourir d'envie tous les fils des familles privilégiées, obligés pendant ce temps d'aller au collège d'où ils rentraient pour trouver la maison déjà éclairée. Car le jour était court.

Sergueï buvait beaucoup et n'importe quoi. Par moments, il oubliait l'endroit où il était, mais bientôt la mémoire lui revenait et il se redressait sur sa chaise d'un mouvement automatique. La nuit le trouva dans le modeste logis de Tamara. Là, il s'assit à la table ronde, tira brusquement de sa poche la lettre et marmonna d'une voix d'ivrogne enrouée par le froid, avant d'être pris de hoquet :

– Gggguenia... C'est... C'est fini...

Tamara posa spontanément une main pleine de tendresse sur la tête de son amant appuyée au rebord de la table. Il ne lui avait encore jamais parlé d'une quelconque « Guenia ». Elle se pencha, prit la lettre et la lut. Sans qu'elle s'en rendît compte, sa main glissa sur l'épaule de Sergueï puis sur son épaulette, l'effleura juste du bout des doigts et finit par se retirer complètement. Le visage caché dans ses mains, Sergueï ne bougeait pas. Son hoquet était passé ; seuls des sanglots sans larmes le secouaient par saccades. Tamara lui jeta un regard en coin, de ces regards que l'on peut avoir lorsqu'on est assuré qu'il ne sera pas surpris. Elle resta plantée quelques minutes à côté de lui, puis elle alla se déshabiller et se coucher seule dans son lit. La bougie aussi se consuma seule jusqu'au bout sans que personne ne se souciât de l'éteindre. La mèche grésilla et disparut dans la cire fondue en répandant une odeur fort désagréable.

Huit heures du matin le lendemain. Des nuages blancs voilaient le ciel. Une légère brise soufflait de l'ouest. La température s'était radoucie. Il flottait dans la chambre une impression de désordre froid et des relents d'alcool. Et dehors, la situation était celle-ci : les branches de l'arbuste devant la fenêtre projettent leur ombre sur le carreau, puis, sous une soudaine bourrasque de vent, l'ombre disparaît, avant de réapparaître

tantôt plus haut, tantôt plus bas, tremblotante ; elle s'immobilise un instant, puis disparaît lors d'un nouveau coup de vent avant de revenir danser sur le carreau sale.

Couché dans une position inconfortable, sans oreiller, sur le canapé placé face à la fenêtre, Sergueï dormait tout habillé, avec ses bottes et ses éperons, juste couvert de sa capote. Tamara, vêtue d'une chemise de nuit qui lui descendait jusqu'aux pieds, se leva pour aller ouvrir le vasistas et retourna aussitôt se glisser sous sa couette. Néanmoins, elle ne réussit pas à se rendormir. Quand les moineaux gazouillent dans le cerisier jouxtant la fenêtre, ils le font à une cadence si rapide qu'il serait étonnant qu'ils mènent une conversation suivie. Les questions qu'ils abordent s'entremêlent à l'infini. Ils parlent tous en même temps, ils ne souffrent nul président. Le débat ne s'appuie pas sur la seule égalité des voix, mais aussi sur leur simultanéité. Pourtant, ce n'est pas tant cela que Tamara trouve défectueux dans leur système, que son grand décalage avec le thème de ses pensées, qui courent, éparées, entre les motifs du papier peint et le plafond. Se pourrait-il réellement qu'il n'y ait pas de plus grande misère que le chagrin ?

Elle se leva, procéda à sa toilette puis s'habilla. Après un dernier coup d'œil furtif à Sergueï, qui dormait la bouche ouverte, elle alla trouver sa logeuse. Étant donné le rang et la fonction de l'homme qu'elle appelait son « fiancé », la veuve voyait leur liaison d'un bon œil et c'est dans un chuchotement plein de sollicitude qu'elle demanda :

– Qu'est-ce qu'il a ?

Avait-elle remarqué quelque chose ? Écouté à la porte ? Deviné ? Tamara balaya sa question d'un geste désinvolte.

– Il n'a rien. Ça lui passera. S'il vous plaît, donnez-moi un verre de lait chaud.

Elle but son lait goulûment et partit en ville sans attendre le réveil de son capitaine.

C'est seulement à son retour à Verjbolovo que Miassoïedov apprit l'incident qui s'y était produit en son absence.

Était venu le substitut du procureur auprès de la cour d'appel de Saint-Pétersbourg, Troussevitch. De toute évidence, il était descendu de son wagon-couchettes du mauvais pied, car, que ce soit à la douane ou dans la gare, tout lui avait déplu

d'emblée, et plus que tout le reste, l'accueil du lieutenant de gendarmerie Schultz, qu'il n'avait pas trouvé suffisamment prévenant.

– Que s'est-il passé? Que lui avez-vous donc fait? demanda Miassoïedov au lieutenant quand celui-ci lui fit son rapport.

– Je n'en ai aucune idée. Je me suis montré tout à fait correct. Il était aussi fâché de ne pas vous trouver à votre poste.

– Eh bien, que le diable l'emporte!

Schultz ne bougeait pas, la mine toujours préoccupée, comme s'il n'avait pas entendu cette conclusion.

– Qu'y a-t-il encore? N'ai-je pas été assez clair: que le diable emporte ce maudit procureur!

– Euh oui... Mais êtes-vous informé que Troussevitch doit être nommé sous peu directeur du département de la police?

Miassoïedov fronça les sourcils et alluma une cigarette.

– Non. Je l'ignorais. Eh bien, que le diable l'emporte! répéta-t-il une troisième fois.

Le gros de la vague révolutionnaire qui s'était soulevée après la défaite contre le Japon était maîtrisé. Certes, elle rebondissait encore çà et là à la faveur d'une explosion, d'un incendie lointain, mais la vie était revenue à la normale. Le manifeste du tsar du 17 octobre 1905 annonça d'importantes réformes et l'octroi de libertés civiques, ainsi que la convocation d'une ébauche de parlement: la Douma d'État.

On vit peu à peu relever la tête cette couche de la société qui, à l'écart de la monarchie absolue, se rassemble autour de la démocratie parlementaire, représentée en Russie par les larges sphères de ce que l'on nomme l'intelligentsia. L'importance de «l'opinion publique», de l'intérêt général qui devait se substituer aux normes étatiques existantes, était de plus en plus souvent mise en avant. «Ce n'est pas la loi en soi, bien que son respect soit garanti par la neutralité des juges, mais le *salus populi*, le bien-être du peuple, qui doit être la loi suprême, *suprema lex esto*», pouvait-on entendre dans les salons et les thés mondains. La presse était dans une santé florissante. De multiples groupuscules et partis politiques voyaient le jour. Parmi eux, le parti des Octobristes, dont le nom officiel était l'Union du 17 Octobre et qui fondait son programme politique sur les libertés constitutionnelles annoncées dans le manifeste promulgué ce jour-là par le tsar. Il se constitua à Moscou en

novembre 1905 ; Alexandre Ivanovitch Goutchkov, fils d'un banquier moscovite, en devint le président.

Alors âgé de quarante-trois ans, Goutchkov avait manifesté dès sa jeunesse de l'intérêt pour les affaires sociales et politiques, et plus spécialement pour les questions militaires. Il n'avait pas embrassé la carrière des armes, mais s'était singularisé en 1900 en s'engageant comme volontaire dans la guerre entre les Britanniques et les Boers, du côté des Boers, et avait récidivé lors de la guerre russo-japonaise. Il venait de rentrer de cette dernière campagne. Il est à noter que malgré sa prédilection, presque une passion, pour la chose militaire, il n'avait jamais pu dépasser le grade de *praporchtchik* (aspirant) de réserve. Sur le plan idéologique, l'orientation du parti dont il prit la direction se rapprochait de celle des nationalismes contemporains. Goutchkov n'aimait pas les Polonais à cause de leurs aspirations à l'indépendance et ne cachait pas non plus son antisémitisme. Il tirait sa principale source de revenus de la gestion des intérêts de la P.P. Botkine, une compagnie de thé moscovite.

Les événements survenant dans les hautes sphères de la politique ou du pouvoir se propagent ensuite comme les ondes circulaires produites par un ricochet à la surface d'un étang. De plus en plus larges, de plus en plus ralenties, elles finissent toujours par atteindre tout un chacun dans sa vie privée, qu'il soit sujet de Sa Majesté le Tsar ou citoyen d'une république. Peu ou prou, mais à coup sûr. Tôt ou tard, même s'il se croit bien caché dans l'épaisseur des roseaux touffus qui bordent l'eau.

Sergueï Nikolaïevitch Miassoïedov épousa mademoiselle Klara Holstein, fille d'un riche industriel propriétaire d'une tannerie à Vilna, qui lui apportait en dot plus de cent mille roubles. Il acheta à Vilna un immeuble de rapport, dont le revenu annuel s'élevait à trois mille sept cents roubles, et fit en outre l'acquisition d'un petit domaine dans le district de Sventchany. Il était parti d'un bon pied, comme on disait. À la fin de l'année 1906, il avait déjà rang de lieutenant-colonel. Il se fit construire une maison particulière à Verjbolovo et

s'acheta une voiture, chose rare et chère à l'époque, qui lui valut l'admiration des habitants mais aussi des bordées d'injures de la part des paysans, dont les chevaux effrayés par le bolide de fer et d'acier causèrent de nombreux dégâts sur les routes.

La vie du couple se déroula d'abord normalement. Miassoïedov était maintenant très pris par son service et, dans une plus grande mesure encore, par ses projets d'avenir et ses affaires financières. Comme auparavant, il voyageait beaucoup, mais il buvait peu, sinon plus du tout. Ses multiples aventures sentimentales semblaient, elles aussi, appartenir au passé.

C'est à peu près vers la fin de l'été que l'on avait vu apparaître à Verjbolovo un cornette de gendarmerie du nom de Ponomariev. L'homme allait rôder le long de la frontière, se rendait à Vilna puis revenait. Il justifiait ses déplacements par une mission secrète dont il avait été chargé par l'Okhrana, la section spéciale du département de la police, et donc une institution à part.

Seul le sous-officier Nikiforov, une fois, lança une allusion à Miassoïedov: « Il machine quelque chose... », sans que celui-ci réagisse. En apparence, l'activité de Ponomariev ne l'intéressait pas.

Les arbres avaient commencé à jaunir et les bruyères à fleurir à la lisière des forêts et sur les terres en friches, les premiers fils de la Vierge perlés de rosée à l'aube avaient fait leur apparition dans les champs, lorsque Jerzy Urban, propriétaire d'une scierie à Kovno, invita Miassoïedov à une partie de chasse. Celui-ci accepta avec plaisir. La chasse était prévue dans des bois en bordure du Neman, tout près de la frontière prussienne. Urban les avait achetés il y avait déjà longtemps. Il avait découvert après coup qu'il s'était fait escroquer: les bois en question étant situés dans une zone « stratégique », la coupe y était interdite. Quelqu'un lui avait alors conseillé de s'adresser à Miassoïedov, « un homme débrouillard qui a des relations

à l'état-major de la circonscription militaire ». Le conseil était bon. En effet, après avoir empoché une « commission » relativement modique, Miassoïedov avait réglé l'affaire à Vilna et l'interdiction d'exploitation avait été levée. Leur amitié remontait à cette époque. Urban, déjà âgé, était un homme plutôt intéressant. Sujet russe mais d'origine allemande, il avait pris part, dans sa jeunesse, à la guerre franco-prussienne de 1870, ce qui lui avait valu plusieurs mois de prison à son retour. Ses fils, eux, étaient totalement russifiés, ils avaient épousé des femmes russes et étaient officiers dans l'armée du tsar. Encore solide malgré son âge avancé, Urban continuait de développer son entreprise de bois et était un chasseur passionné.

Arrivé de Kovno la veille, Urban s'était arrêté dans une de ses scieries et il attendait son invité dans le village voisin. Venu de Verjbolovo en voiture, Miassoïedov confia la garde de son véhicule à son chauffeur et monta dans la carriole d'Urban. Ils s'engagèrent sous les arbres. L'air fleurait bon l'automne, chargé d'une odeur âcre de feuilles mortes et d'aiguilles de sapin. Le silence de la forêt ôtait l'envie de parler. Seul le troublait par moments le heurt des sabots ou des roues cerclées de fer contre des racines saillantes. La petite route forestière courait entre d'épais taillis de sapins sur la terre meuble et humide tapissée d'aiguilles. Tout à coup, ils virent surgir d'un fourré un individu portant une casquette à visière et des bottes, vêtu proprement mais sans goût. L'homme se planta en travers de la route et leur fit signe de s'arrêter. À la vue de Miassoïedov, il prit un air aimable bien que visiblement embarrassé, et il s'approcha de la carriole.

– L'accès est interdit, monsieur, dit-il pour justifier son intervention et, montrant Urban du regard, il précisa : Aux civils.

L'homme était connu de Miassoïedov. C'était un agent de l'Okhrana, un dénommé Hertz, chargé généralement de missions politiques spéciales.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Miassoïedov d'une voix plutôt sèche.

Au même moment, un petit groupe de mésanges et de sittelles prit son envol pour aller se percher sur un frêne solitaire au milieu de l'épaisse sapinière, remplissant l'air de gazouillis sonores. Hertz leva la tête comme pour observer les oiseaux et,

après un soupir, sur le même ton d'excuse, mais fermement, il répéta :

– L'accès est interdit, monsieur. – Puis, pour conclure, il s'autorisa une plaisanterie : Demain, après-demain, ce sera autorisé, mais aujourd'hui, la chasse est fermée... pour la protection du gibier.

Miassoïedov descendit de la carriole afin de se dégourdir les jambes. Il devinait, s'il n'en était pas précisément informé, quelle était cette mystérieuse opération menée à la frontière dans le secret de laquelle on n'avait pas jugé utile de le mettre. Ils n'avaient d'autre choix que de renoncer à leur partie de chasse. Après une minute d'hésitation, Miassoïedov décida de ne pas repartir avec Urban. Il allait rester là un petit moment et regagnerait sa voiture à pied, en se promenant, comme il le lui dit en lui serrant la main. Urban parti, il demanda à Hertz :

– Vous avez l'intention de rester planté là longtemps ?

L'homme écarta les bras dans un geste d'impuissance.

– Eh, le corbeau est aveugle la nuit, et la chouette le jour, dit-il. Je dois donc garder les yeux ouverts sur les deux pendant l'une et pendant l'autre.

– Arrêtez vos simagrées ! Exprimez-vous normalement !

– C'est interdit, Sergueï Nikolaïevitch ! Interdit ! Fi donc ! Pas question que je vous dise tout ce que je sais... Le devoir d'abord ! Toute vérité n'est pas bonne à dire, monsieur, c'est comme ça que le monde marche.

– Et où est Ponomariev ?

Hertz réitéra son geste, marquant ainsi qu'il n'en savait rien.

– Dites-lui... Ou plutôt non, ne lui dites rien ! Eh bien, au revoir. Je repars, moi aussi.

Il lui tendit la main.

– Vous repartez avec votre voiture ? demanda l'agent avec une pointe de respect dans la voix.

– Oui.

Miassoïedov rebroussa chemin par la route carrossable, ignorant qu'un raccourci menait directement au bourg depuis l'endroit où il venait de discuter avec Hertz, ce que ce dernier savait, naturellement. Il marcha longtemps, sans se presser. Il avait demandé à son chauffeur de garer la voiture sous la vaste remise de l'auberge pour empêcher les badauds de l'abîmer et de rayer la carrosserie, en particulier les enfants qui ne

manquaient jamais de s'agglutiner autour. Au moment où il constatait que la porte de la remise était ouverte, il vit un individu en surgir avant de s'évanouir dans la nature, entre les fermes. Ce n'était pas son chauffeur. Il trouva ce dernier dans l'auberge, en train de boire un coup avec des inconnus. Il lui commanda d'une voix sombre d'aller chercher la voiture et de rouler lentement, avec prudence ; il remettait les remontrances à plus tard.

À leur arrivée à Verjbolovo, il donna congé à son chauffeur et resta dans le garage. Nul ne savait ce qu'il pouvait bien y faire. Il sortit de là avec un paquet peu volumineux à la main. Ensuite, il donna l'ordre à un gendarme d'aller chercher le chauffeur. Comme il n'était pas encore couché, celui-ci se présenta sans tarder. Les dents serrées, vert de rage, Miassoïedov rugit en le giflant :

– Tu es renvoyé !

Frappé par surprise, l'homme chancela. Il ignorait la raison de son renvoi, mais pensant que c'était pour avoir bu à l'auberge, il se mit à bredouiller des justifications.

– Dehors ! Tout de suite ! hurla une nouvelle fois Miassoïedov avant de dire au gendarme en lui remettant le paquet : Qu'on brûle ça immédiatement, sans l'ouvrir !

Cette nuit-là, l'embuscade tendue dans la forêt d'Urban permit la capture d'une bande organisée de passeurs d'armes et de brochures politiques au moment où ils franchissaient la frontière avec la Prusse. Nombreux, dit-on. Quelque temps plus tard, on apprit que d'autres avaient été arrêtés à Vilna et que les perquisitions menées à leur domicile avaient donné lieu à la saisie de paquets de publications socialistes soigneusement cachées. Mais encore avant cela, le lendemain de l'incident survenu dans la forêt d'Urban pour être précis, un homme fut arrêté près de Verjbolovo. À quatre heures et demie de l'après-midi, juste avant le coucher du soleil. On l'avait aperçu dans un champ de pommes de terre à proximité de la gare de marchandises, où il se cachait sans raison apparente, ce qui laissait supposer son intention de se glisser dans un train lorsque la nuit serait tombée. Le jeune homme était à l'évidence épuisé physiquement et affamé. Le premier interrogatoire, mené sur l'ordre de Miassoïedov par le greffier

de gendarmerie Radjevitch, révéla vite que si le jeune homme faisait bien partie de la même bande organisée, il n'était pas préparé aux randonnées de ce genre. Par exemple, il avait eu la naïveté de garder sur lui tous ses papiers, dont sa carte d'étudiant de l'Institut polytechnique de Riga, au nom de Stanisław Michalski.

– Il était tapi au milieu des choux comme un lièvre, rapporta le brave Nikiforov.

– Bien. Une fois que le premier procès-verbal sera établi, qu'on lui donne à manger et qu'on le mette en cellule d'isolement, commanda Miassoïedov. Qu'on lui donne du papier et une plume en lui suggérant de rédiger lui-même sa déposition. Et j'exige le secret absolu sur son arrestation. Gare à celui qui ne tiendra pas sa langue !

Mais le prisonnier arpentait sa cellule de long en large et refusait d'écrire. C'est seulement le lendemain qu'un gardien constata tout à coup qu'il s'était mis à griffonner. Voici ce qui s'était passé. La veille, l'étudiant avait composé mentalement son texte en allant et venant dans sa cellule. Il tournait et retournait des mots qui s'embrouillaient dans sa tête tant il aurait eu de choses à dire. Il était incapable de former des phrases cohérentes. La fatigue l'ayant gagné, il avait remis la chose au lendemain. Le lendemain matin, il s'installa à la table dès l'apparition du soleil derrière les barreaux. Mais sa feuille restait blanche. Ce n'est que lorsqu'un premier rayon caressa timidement la fenêtre qu'il écrivit d'une traite le texte ci-dessous :

« Il faut ouvrir la cage du chimpanzé ! Qu'on le libère sur-le-champ, car de quoi s'agit-il ? De quel droit le retient-on en cage ? Dans mon enfance, je me suis trouvé un jour devant la cage d'un chimpanzé. Ma mère me tenait même peut-être encore par la main. J'ai oublié. Par contre, je n'ai pas oublié ma première impression, renforcée au fil des années par tous les détails que j'ai pu trouver sur les chimpanzés. L'animal mangea une prune puis cracha le noyau. Après quoi, il promena son regard sur le public rassemblé devant sa cage, puis bâilla et glissa sa main gauche entre les barreaux ; non pas pour mendier, mais parce que sa main s'était engourdie et qu'il voulait se décontracter les doigts. Ensuite, il se gratta et s'assit dans une position plus commode pour examiner ses doigts

de pied quand, brusquement, il regarda de nouveau les gens, d'un regard triste et presque surpris. De ce regard qu'ont les braves gens quand ils observent des bêtes sauvages en cage. Se tenait devant lui une foule bigarrée de singes habillés tandis que lui, le chimpanzé, était nu. La foule l'observait avec des yeux écarquillés en gesticulant et en s'esclaffant bruyamment. Chaque geste du chimpanzé déclenchait des rires, bien qu'aucun de ses mouvements n'eût rien de drôle. Les gens riaient parce qu'il leur semblait que ce qui est identique n'est qu'une ressemblance, que ce qui est un miroir n'est qu'un miroir déformant. C'était pour voir ce miroir qu'ils avaient payé les quelques kopecks du billet d'entrée. Dans les prunelles du chimpanzé, la lueur d'étonnement s'évanouit, ses yeux exprimèrent tout à coup une tristesse et une lassitude infinies. C'est alors qu'il détourna la tête avec un air dégoûté et fit rouler son regard sur sa cellule, sa cage tellement misérable. Comme il n'y distingua rien qui fût susceptible d'égayer sa vie, il émit d'abord un gémissement sourd, qui se mua progressivement en un cri déchirant. Jamais, jamais je n'ai entendu un être humain laisser un désespoir aussi douloureux s'exprimer dans sa voix! Jamais je n'ai entendu pleurer et hurler aussi fort sur ce que l'on entend sous la notion de "vallée de larmes"! Qui aurait le front d'affirmer que ces barreaux sont là pour séparer une créature dépourvue d'âme des êtres qui en sont pourvus? Et que moi j'en ai une alors que lui n'en a pas? Qui a dit cela? Le plus terrible, dans l'organisation du monde, c'est sans doute que cette injustice plus que flagrante n'est pas propagée par les brutes de gardiens, les gendarmes armés de knouts et les bourreaux, mais par le vieux curé chenu qui ruisselle de bonté extérieure. N'aurait-il donc jamais vu de chimpanzé? N'en aurait-il jamais vu de ses yeux manger une prune, en cracher le noyau, bâiller et dégourdir sa main? – Quand le singe se mit à pleurer et à crier, les gens se dispersèrent peu à peu pour ne pas gâcher leur plaisir, et ma mère me dit probablement: "Bon, ça suffit! Viens!" Que signifiait ce "bon"? Que signifiait ce "ça suffit"? Je crois qu'ils exprimaient la peur d'avoir à pousser la réflexion jusqu'au bout. Car comment cela se fait-il? Pour quelle raison est-il enfermé? Qu'a fait le chimpanzé pour mériter d'être détenu dans une cage jusqu'à la fin de ses jours? Nous qui le regardons, nous

faisons seulement semblant de ne pas *savoir* qu'il est pareil à nous. Alors, pour quels crimes est-il enfermé? Il faut le libérer, il faut ouvrir sur-le-champ la cage du chimpanzé! Lui rendre sa liberté! Qu'on arrête de dire qu'il est différent de nous! Qu'on arrête de s'esclaffer bêtement, bruyamment! De feindre devant lui d'être des singes "pourvus d'une âme"! Et qu'on le libère, tout de suite! Enfin!»

Il voulait continuer d'écrire, mais la soudaine arrivée du gardien qui lui apportait son repas lui brouilla les idées. Écœuré par ses propres propos, il se renversa en arrière sur sa chaise, un bras pendant par-dessus le dossier. Il acquiesça donc d'un simple signe de tête quand le gardien lui demanda si sa déposition était prête. Le rayon de soleil avait disparu. La fenêtre était trop étroite, et le soleil, en cette saison, trop bas.

– J'ai lu votre... difficile d'appeler cela une « déposition », parlons plutôt d'une composition littéraire. – Miassoïedov tournait dans tous les sens la feuille noircie d'écriture, pendant que le jeune homme mis aux arrêts se tenait debout devant lui les lèvres exagérément pincées. Pâle sous son hâle, il avait les joues creuses, mais des traits réguliers plutôt sympathiques. – Très intéressant, ce que vous avez écrit là. Vous êtes catholique?

– Non, athée.

– Mais oui! Vous l'avez déjà déclaré, c'est déjà consigné dans le procès-verbal. Vous êtes étudiant à l'Institut polytechnique de Riga, c'est bien cela?

– Oui.

– Asseyez-vous donc, jeune homme.

Les coudes appuyés sur son bureau, les mains jointes, écartant et rapprochant les doigts, Miassoïedov semblait perdu dans ses pensées.

– Vous êtes socialiste? finit-il par demander pour la forme.

– Oui.

– Et à quel groupuscule appartenez-vous?

– C'est une question à laquelle je ne répondrai pas.

– Alors passons, c'est sans importance. Vous devez bien penser que, de mon côté, je n'éprouve aucune sympathie pour le socialisme. Pourquoi, à votre avis?

– Vous êtes un fidèle serviteur du tsar, lui répondit Michalski avec un soupçon de mépris dans la voix.

– Très juste. Je suis un fidèle serviteur du tsar. Mais savez-vous que si ce n'était pas le cas, je n'en traquerais pas moins le socialisme de ma propre initiative? Et savez-vous pourquoi, jeune homme? Si je vous disais que c'est parce que le socialisme m'ennuie à mourir, ça ferait sans doute bel effet, mais cela ne serait pas l'exacte vérité. C'est parce qu'il m'est aussi profondément odieux. Je le hais pour la même raison que vous devriez le haïr: par haine de la cage. Nous, nous créons des barreaux faits d'oukases extérieurs et de contrôles policiers, mais ces barreaux sont suffisamment espacés pour que la vie privée de l'individu puisse se glisser à travers dans les deux sens. – Sa main esquissa un rapide mouvement de va-et-vient. Après quoi, il se carra confortablement dans son fauteuil puis, tapotant l'accoudoir avec sa chevalière et son alliance, il poursuivit: Vous, en revanche, messieurs les socialistes, vous créez des barreaux faits de doctrine, avec si peu d'espace entre eux qu'un homme jeté dans cette cage s'y trouverait emprisonné avec toute sa vie privée et même, disons-le, avec toute sa pensée, sans aucune possibilité de se glisser à travers les barreaux, condamné à rester derrière pendant des siècles et des siècles, amen. Soit dit entre nous – il regarda autour de lui comme s'il craignait des oreilles indiscrètes –, le plus grand «librepenseur» de nous deux n'est pas celui que vous croyez! Ce n'est certainement pas vous, jeune homme!

Le détenu, qui l'avait écouté jusque-là avec une franche antipathie – mais peut-être était-ce étudié? –, tout à coup s'anima et répliqua avec sarcasme:

– Oh! Naturellement. S'il s'agit du vin, du jeu et des femmes, et des petites parlottes de «libres-penseurs» autour d'un café-liqueur. Comment ne le seriez-vous pas! C'est la belle vie. Tous les chemins y mènent, que ce soit par ici ou par là... – Il imita le mouvement de va-et-vient de Miassoïedov. – La libre-pensée accompagnée de gelinottes à la crème, c'est facile! On peut se la permettre en mangeant des mandarines. Mais pour ce qui est des millions de gens qui crèvent de froid l'hiver parce qu'ils n'ont pas de quoi se payer du bois pour se chauffer et qui ne mangent pas à leur faim tous les jours que Dieu fait parce qu'ils n'ont pas de quoi s'acheter à bouffer...

– C'est très mal, je le reconnais, l'interrompt Miassoïedov. Je doute, pourtant, qu'ils soient des millions. Car en fait, si

un couple de gélinottes coûte quarante-cinq kopecks et qu'un quart de livre de mandarines peut coûter jusqu'à cinquante kopecks, une livre de pain noir ne coûte qu'un kopeck ou un kopeck cinquante. En l'espace d'une semaine, un pauvre qui mendie à la porte d'une église peut même récolter de quoi s'en acheter une charrette entière. Alors, ne parlons pas de « famine » !... Vous avez bien dû remarquer que, même au chaud dans une cage et si bien nourri qu'il est incapable de manger tout ce qu'on lui donne, un oisillon captif se jette contre les barreaux dans l'espoir de retrouver sa liberté? La liberté est une grande chose, non? Vous ne trouvez pas paradoxal que je me sente obligé de la défendre contre vous?

– Oh! Voilà une comparaison bien naïve! Sur le plan biologique, les oiseaux ont un degré de développement tellement inférieur au...

– Ah, nous en venons donc enfin à notre sujet zoologique. Inférieurs, dites-vous. Disons: plus bêtes. Bien sûr qu'un chimpanzé est plus intelligent qu'un oiseau, et l'homme plus qu'un chimpanzé. Mais je pense, en vous prévenant que je ne suis ni sociologue ni zoologue, que la raison est la raison, et la nature la nature. Or la nature fait preuve du même degré de bêtise chez nous tous, tous autant que nous sommes. Vous avez raison, nous faisons preuve de la même bêtise qu'un chimpanzé. Elle nous attirera toujours plus vite vers la forêt que vers... la doctrine, fût-elle la plus intelligente. Croyez en la parole d'un homme mûr, jeune homme, quand il vous dit que si nous étions plus intelligents de par notre nature, nous commettrions au cours de notre vie moins de bêtises que nous n'en commettons chaque année, chaque jour et chaque heure que Dieu fait, et qu'il en va ainsi déjà depuis des siècles, comme l'Histoire nous l'apprend. Vous voulez réformer ces bêtises et relâcher le chimpanzé nu – je vous assure, du reste, de mon soutien sincère –, mais mettre du coup en cage tous les « singes habillés », là, justement, toute ma nature stupide proteste, et elle m'impose le devoir de défendre tous les autres « singes pourvus d'une âme » contre vous. Bon, assez causé. Malheureusement, je vais devoir vous envoyer sous escorte à Vilna, chez le juge d'instruction chargé des affaires politiques.

– Par amour de la liberté? demanda le détenu, sarcastique.

– Non. Cela m'est dicté par la politique, qui n'a rien à voir avec la zoologie. À propos, dans quelle ville se trouve le dernier zoo que vous avez visité ?

– Je ne m'en souviens pas.

– Alors, peut-être aurez-vous maintenant l'obligeance de me dire sur l'instigation de qui et comment vous en êtes venu à franchir illégalement la frontière et à passer des armes et des brochures illicites ?

– C'est une question à laquelle je ne répondrai pas.

– Comme vous voudrez... Mais sachez... – Miassoïedov cligna des yeux derrière ses verres avant de sourire d'un air entendu, comme amusé par une pensée secrète. – Sachez que votre réponse n'est même pas nécessaire. Qui sait ? Il est bien possible que je puisse en dire plus long que vous.

Le jour même, Michalski fut envoyé sous escorte à Vilna. Miassoïedov joignit à son dossier le procès-verbal de sa déposition dressé par le greffier de gendarmerie Radjevitch, mais il rangea le texte sur le chimpanzé dans un tiroir de son bureau qu'il ferma à clé.

Voilà comment on en vint, quelques mois plus tard, à la révélation scandaleuse faite au cours du procès qui eut lieu à Vilna et dont les conséquences allaient si lourdement peser sur la suite des événements.

Troublant le grand silence de la nuit, des pas résonnaient sur le trottoir. La nuit était fraîche, sans lune. Avec le col de son manteau relevé et sa casquette baissée sur le front, l'homme qui marchait ainsi aurait pu être pris pour un espion à la solde d'un service secret étranger s'il s'était trouvé dans le voisinage d'installations militaires, pour un cambrioleur s'il avait rôdé dans les parages de magasins de luxe, pour un terroriste s'il était resté planté devant le palais du gouverneur, ou encore pour un indicateur de la police criminelle s'il n'avait été trahi par son extrême nervosité. Mais c'était une petite rue tranquille qu'il arpentait ainsi, dans un quartier pauvre sans intérêt, où il n'y avait ni palais, ni magasins, ni installations militaires. Des barres de fer renforçaient les volets des maisonnettes en bois. Leurs habitants dormaient déjà. Les contours des toits se perdaient dans l'ombre noire de vergers dénudés. Au-dessus de la cime des peupliers s'étendait un ciel diamanté. Si l'hiver tirait déjà à sa fin, le printemps n'était pas encore là. Il n'y avait plus de neige, mais la boue, sur la rue, était figée par le gel. L'homme qui allait et venait dans ce quartier si ordinaire, presque commun, devait pourtant dissimuler des intentions peu ordinaires, car de temps à autre, d'une main engourdie par le froid, il palpait la crosse d'un browning enfoui dans la poche de son manteau.

C'est son désespoir d'homme fragile qui l'avait conduit là, un désespoir aussi banal que tout cet environnement. Les rumeurs étaient arrivées jusqu'à lui et il n'avait eu aucune peine à deviner la raison de la mutation qu'on lui avait proposée, et la personne qui était derrière. Après l'avoir refusée, il avait quitté les Chemins de fer. À présent, il voudrait à la fois se venger d'elle et lui pardonner, la tuer et se jeter à ses pieds, l'impresionner et en même temps l'humilier. Se montrer impitoyable et hurler, la supplier d'avoir pitié de lui. Il méditait son coup depuis longtemps. De longs mois, presque un an, s'étaient écoulés, mais il était toujours déchiré par un débat intérieur, et sans doute est-ce ce débat, plus que le froid, qui explique les frissons qui le secouaient par intervalles, comme s'il était pris de fièvre. Au bout d'un moment, parvint à ses oreilles le martèlement lointain d'un fiacre. Il se figea sur place. Aucune idée concrète n'émergeait du tourbillon de ses pensées. Ces cognements de sabots sur les pavés verglacés, de plus en plus distincts, de plus en plus rapprochés, peuvent-ils annoncer une mort imminente? Ah! Tout est possible en ce bas monde comme dans l'autre. Absolument tout.

La ruelle était éclairée par un unique bec de gaz planté au croisement de deux petites rues, à cinquante pas de lui. Ce n'était pas par là qu'il avait prévu de s'enfuir, mais de l'autre côté, tout près, dans le gouffre d'une voie tout juste tracée, pas encore pavée, pleine de fondrières et, naturellement, dépourvue d'éclairage. Avait-il malgré tout un plan concret? Peut-être...

Le fiacre s'arrêta devant un portillon qu'il ne pouvait pas voir. Tamara en descendit et fouilla dans son porte-monnaie, qu'elle tenait presque collé contre la lanterne du véhicule. Elle était donc seule. Elle lui tournait le dos. Il sortit de l'obscurité et se dirigea vers elle. Au bruit de ses pas, Tamara et le cocher se retournèrent comme un seul homme. Il était déjà si près qu'elle devait pouvoir discerner ses traits. Il n'avait encore aucune idée de ce qu'il allait faire ou dire. Elle réagit la première. L'ayant reconnu, elle soupira avec une répugnance manifeste avant de se pencher de nouveau sur son porte-monnaie.

– Ah, ce n'est pas possible! fit-elle alors.

À cette seconde, le destin balaya tous les espoirs qu'il avait encore, comme le vent les feuilles d'automne. Il proféra des mots rauques qui n'étaient pas ceux qu'il avait préparés:

– Tu vas payer pour tout le mal que tu m’as fait!

Il tira une fois, deux fois, la visant à l’aveugle, et prit aussitôt la fuite dans le goulet obscur de la rue en chantier. Il ne perçut même pas l’écho de ses coups de feu qui, pourtant, durent résonner avec force dans le silence de la nuit. Ce n’est qu’au bout d’une cinquantaine de pas qu’il entendit les exclamations du cocher: «Ho! Ho! Du calme!», et les piaffements de son cheval effrayé suivis d’un nouveau «Ho! Ho!».

Un chien du voisinage poussa de violents aboiements. Il n’entendait pas la voix de Tamara. De façon incompréhensible, il arracha sa casquette et, la tenant dans la main gauche et son revolver dans sa main droite, il se mit à courir à perdre haleine. Des gargouillements s’échappaient de sa gorge. Personne ne le poursuivait. Tout à coup, il lui sembla... Mais oui, il en était même certain. Il s’arrêta et retint sa respiration... Une voix d’homme lui parvenait, lointaine, excitée, vraisemblablement celle du cocher, et, dans les intervalles entre cette voix et les aboiements du chien, un rire de femme, clair, en cascade, nerveux, mais bien distinct! Oui, c’était bien Tamara qui riait!

Ainsi donc, les choses pouvaient parfois se terminer de cette façon. Il savait que tout calcul peut comporter un signe moins, mais il avait oublié qu’il peut produire un résultat nul... Cette soudaine prise de conscience de son échec, qui le ramenait à sa propre nullité, arracha de son âme tout désir. Il remit sa casquette, rangea son revolver dans la poche de son manteau et partit droit devant lui en trébuchant dans l’obscurité, sachant que personne ne le poursuivrait, écrasé comme il l’était. Dans sa tête résonnaient ses propres mots: «Tu vas payer pour tout le mal que tu m’as fait!» Il avait crié cette phrase vengeresse comme une cuisinière congédiée... Il s’était ridiculisé jusqu’à perdre son amour-propre. Il ne lui restait que le rire de Tamara pour poursuivre son chemin. Les gens comme lui ne devaient-ils pas chercher leur dernier sanctuaire dans une humilité infinie?...

Pendant ce temps, passé le premier choc, après les cris désordonnés du cocher, Tamara était revenue au paiement de la course. Elle extirpa de son porte-monnaie les quarante kopecks convenus.

– Pour une telle peur, mademoiselle, c’est trop peu ! réclama le cocher.

Elle lui donna vingt kopecks en sus.

– Que Dieu vous le rende ! Et qu’il vous protège des fous comme celui-là. Rien que d’y penser ! Il aurait pu vous tuer !

Il fit démarrer son cheval d’un claquement de langue et opéra un lent demi-tour dans l’étroite ruelle, satisfait de la rallonge qu’il avait obtenue.

Ce soir-là, après avoir rapidement rassuré sa logeuse tirée du lit par les coups de feu et les cris, Tamara écrivit à Sergueï. C’était la première lettre qu’elle lui adressait depuis le jour où, ne l’ayant pas trouvée à ses côtés lorsqu’il s’était réveillé, il était parti pour ne plus jamais revenir. C’était d’ailleurs la toute première qu’elle lui écrivait. Sa lettre était très brève. Un événement inattendu s’était produit et elle aimerait beaucoup le revoir. Après réflexion, pour qu’il ne s’imagine pas qu’elle cherchait à reprendre ses relations avec lui, elle précisa de quelle affaire il s’agissait... Elle pria son hôtesse de poster l’enveloppe le lendemain matin et alla se coucher.

La réponse se fit beaucoup attendre. Quelques mots griffonnés à la hâte finirent par arriver. « Je dois malheureusement partir en déplacement (il ne précisait pas où), et je suis tellement occupé que je n’ai pas le temps de te voir maintenant. » C’était tout. Tamara déchira la lettre en morceaux et les jeta dans la corbeille à papier. Naturellement, sa logeuse profita de son absence pour les récupérer et lire le texte une fois qu’elle l’eut reconstitué. Le troisième jour, elle n’y tint plus :

– Eh, ma petite âme. Je vois bien maintenant que le train que tu attendais n’a pas marqué l’arrêt dans ta gare... Tu n’as pas eu de mère, pauvre petite orpheline. Tu ne peux compter que sur toi-même, c’est terrible.

– Qu’ai-je fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

– Je sais, je sais. Tu n’es pas la première à avoir voulu construire son avenir en se fiant à son intuition féminine. Tu ne construiras rien là-dessus.

– Qu’est-ce que j’ai fait pour mériter ça ?

– Il ne fallait pas le jeter pour un verre de lait chaud et partir te promener alors qu’il était à tes pieds. Ah, tu n’aurais vraiment pas dû faire ça.

– Alors, qu'est-ce que je devais faire? questionna-t-elle une troisième fois en haussant les épaules.

– Ah, tu n'aurais pas dû. Maintenant, ce n'est pas une lettre qui va te le ramener. Il n'y a pas de train à destination des temps révolus, comme on dit.

En ce début du printemps 1907, Miassoïedov avait l'esprit très occupé. Il devait bâtir de nouveaux projets, mais il n'en faisait part à personne, pas même à sa femme. C'est alors qu'il fut convoqué comme témoin cité par la défense au procès de la bande de trafiquants d'armes capturée à la frontière avec la Prusse-Orientale l'automne précédent.

Le procès, qui se déroulait à huis clos, débuta dans une atmosphère lourde d'ennui et un peu étrange. Les avocats de la défense eux-mêmes et, parmi eux, M^e Grouzenberg, un grand avocat juif de Saint-Pétersbourg, et M^e Chilipine, de Kovno, éprouvaient une certaine difficulté à cerner la personnalité de leurs clients, qui, malgré leur insistance, ne leur avaient livré aucun élément clair, concret. Ils ignoraient s'ils mentaient ou s'ils disaient la vérité.

Fut enfin appelé à la barre le témoin convoqué à la demande de l'un des défenseurs, le lieutenant-colonel Miassoïedov. Miassoïedov, en grand uniforme, entra dans la salle tête haute. L'avocat Chilipine se pencha vers ses confrères assis sur le banc de la défense.

– Préparez-vous à une surprise de taille ! leur chuchota-t-il.

Puis il se leva et demanda au témoin de dire ce qu'il savait au sujet de la contrebande politique qui se faisait à la frontière.

– Je sers dans la gendarmerie des Chemins de fer, pas à l'Okhrana, répondit sèchement Miassoïedov.

– Mais détenez-vous des renseignements sur cette affaire?

– Le secret professionnel m'interdit de les divulguer.

L'avocat Grouzenberg se leva alors d'un bond et, s'adressant au président, cita une décision du Sénat qui faisait jurisprudence: «Aucune considération n'est à prendre en compte lorsque les intérêts de la Justice sont en jeu, aucun secret professionnel ne peut faire obstacle à la manifestation de la vérité; il y a obligation de lever le secret professionnel si le tribunal l'exige.» Après quoi, il demanda au président d'ordonner au témoin d'exposer toute la vérité.

Miassoïedov exposa alors les faits suivants:

«Il n'y a jamais eu de véritable groupe de contrebandiers politiques ni aucune organisation clandestine de ce genre. Toute cette affaire était un coup monté par le cornette de gendarmerie Ponomariév avec ses seuls moyens. Il s'est agi de bout en bout d'une opération de provocation menée soit par la section spéciale de l'Okhrana du département de la police, soit par Ponomariév lui-même dans le but de se faire valoir en vue d'obtenir une promotion. Pour mettre sur pied son opération, Ponomariév a recruté, par l'entremise de ses agents, toutes sortes de gens, au gré des rencontres. Il en a corrompu certains avec l'argent du département de la police et a embobiné les autres avec des slogans révolutionnaires, en recourant à la provocation.»

Le procès avait beau se tenir à huis clos, tous ceux qui étaient présents en eurent le souffle coupé. C'était un lieutenant-colonel de la gendarmerie qui faisait cette déclaration sous serment!

«Personnellement, poursuivait le témoin, l'air grave et indifférent, je pense qu'il est difficile de qualifier les accusés de révolutionnaires, même potentiels. Pour prendre un exemple, quand il a été proposé à l'un d'eux de rédiger sa déposition, il a élucubré sur un chimpanzé enfermé dans une cage. – D'un geste lent, Miassoïedov tira d'une poche de côté une feuille de papier pliée en quatre. – Je n'avais pas jugé opportun de joindre ces sornettes au dossier, mais cela peut servir aujourd'hui comme illustration. Voilà quels sont les gens que l'on voudrait faire passer pour de dangereux révolutionnaires

mis hors d'état de nuire par l'Okhrana sous la houlette du cornette Ponomariev.»

Le procureur s'indigna. Un brouhaha s'éleva dans la salle. Le président dut réclamer le silence. La cour se retira dans la salle des délibérations.

À la reprise de la séance, ce n'est pas le procureur mais un avocat qui appela Miassoïedov à la barre pour lui poser la question suivante :

– On a quand même trouvé des paquets de brochures socialistes et de la littérature illégale au domicile des accusés. Que dites-vous à cela?

Pour la première fois, Miassoïedov s'autorisa un sourire chargé d'ironie :

– Trouvé! Chez moi aussi, on aurait pu en trouver...

– Je ne comprends pas, intervint l'avocat Grouzenberg. Soyez plus explicite!

– Le stratagème était très simple. Des agents de l'Okhrana ont confié à certains d'entre eux, contre rémunération, des paquets à transporter, sans leur dire ce qu'ils contenaient. Ils ont trompé les autres en faisant appel à leur idéalisme et ont déposé des brochures et des tracts chez d'autres encore, à Vilna, à l'occasion des perquisitions.

– Et ce sont les hommes de Ponomariev qui étaient à l'œuvre?

– Oui, ses hommes, sous sa direction. C'est dans ce but qu'il venait ici régulièrement.

– Excusez-moi, coupa Grouzenberg. Vous disiez que chez vous aussi, on aurait pu trouver les mêmes paquets de brochures clandestines. Comment faut-il interpréter vos propos? Comme une figure de style ou comme un fait concret?

– Comme un fait.

Miassoïedov raconta alors comment déjà, par deux fois, des paquets de brochures et de tracts illégaux avaient été déposés et même astucieusement cachés dans sa voiture dans le but de le compromettre. Une première fois alors qu'il revenait d'Eydtkuhnen, de l'autre côté de la frontière. La seconde, juste avant la prétendue découverte de cette prétendue affaire. Il décrivit en détail la façon dont on avait fait boire son chauffeur à l'auberge pour pouvoir fourrer pendant ce temps un paquet compromettant dans sa voiture. Mais lui se

tenait sur ses gardes et il avait renvoyé son chauffeur pour n'avoir pas surveillé son véhicule. Il avait flairé toute l'affaire depuis longtemps... L'avocat l'interrompit pour lui demander qui pouvait avoir intérêt à le compromettre personnellement. Miassoïedov expliqua alors qu'il pouvait s'agir d'une vengeance de Troussevitch, le directeur du département de la police, dont il avait encouru la disgrâce pour l'avoir mécontenté. Il n'excluait pas non plus que Troussevitch ait promis sa place à Ponomariev.

La cour se retira pour délibérer. Les délibérations durèrent. Moins à cause du jugement à prononcer que de la difficulté de sa formulation, ainsi qu'on l'apprit par la suite.

Le verdict et la manière dont celui-ci fut rédigé firent grand bruit dans tout le pays. En effet, le tribunal ne s'était pas contenté d'acquitter tous les accusés. En plus de cela, il avait porté sa décision à la connaissance du ministre de l'Intérieur, par un courrier qui pointait les agissements inadmissibles de l'Okhrana, rattachée au département de la police.

La presse se fit abondamment l'écho de la tempête provoquée par les déclarations de Miassoïedov et le jugement du tribunal. C'était là un coup direct porté à la si puissante Okhrana. Tant les journaux libéraux que la presse révolutionnaire clandestine exploitèrent l'incident de la provocation policière à des fins de propagande antigouvernementale. Un article virulent qui condamnait le département de la police parut dans la *Retch* de Moscou, l'organe influent du parti des Démocrates constitutionnels appelé, pour faire court, le KD¹ ou le parti des Cadets. À la Douma d'État, des groupuscules libéraux déposèrent une motion.

Le ministre de l'Intérieur, Piotr Arkadieievitch Stolypine, réclama un rapport détaillé sur l'affaire. Après une lecture attentive, il porta en marge de ce rapport la résolution suivante :

Les déclarations du lieutenant-colonel Miassoïedov au procès de Vilna sont incompatibles avec les devoirs de sa fonction. Tout ce qu'il raconte est sans rapport avec l'affaire. Ces présumés faits n'ont pas été suffisamment vérifiés et, en les dévoilant, il jette l'opprobre sur tous les officiers du corps de la gendarmerie. Un

1. En russe : *Konstitutsionno-Demokraticheskaïa Partiya*. (N.d.T.)

tel manque de réflexion et de modération surprend de la part d'un officier qu'on aurait cru plus avisé.

Le dernier jour du procès, Miassoïedov rentra chez lui aussitôt après l'énoncé du verdict, qu'il avait attendu avec beaucoup d'intérêt. Le soir était déjà là. Il trouva sa femme dans le salon, assise à croupetons sur le tapis devant une flambée. Elle avait fait remplacer cet hiver leur banal poêle en faïence par une cheminée à l'anglaise. Munie de la pince à feu, elle déplaçait tantôt une bûche, tantôt une autre. La pièce n'était éclairée que par une lampe sur le côté. La porte de la salle à manger était ouverte, et un rai de lumière provenant de là tombait sur le plancher et sur une partie du tapis. Sergueï s'était approché de la table et Klara l'entendit faire tinter un verre à thé.

– Le samovar est encore chaud? lui demanda-t-elle en hausant le ton.

– Ça ira.

Il se servit de thé, remua son sucre avec une petite cuillère, fendit un petit pain rond dont il beurra chaque côté avant de le garnir de jambon.

– Serioja!

– Quoi? répondit-il la bouche pleine.

– À quoi ça te sert, au fond, de faire tout ça?

– À quoi ça me sert quoi?

Comme il entendait mal ce qu'elle lui disait, il retourna dans le salon en mastiquant, son gros sandwich à la main. Le courrier du jour était posé sur le guéridon. Sa femme avait mis la lettre de Tamara en évidence sur le dessus. En voyant l'écriture sur l'enveloppe, elle s'était doutée qu'elle venait d'une femme. C'était la seconde lettre de Tamara. Elle lui avait adressé la première à Verjbolovo. Cette fois, elle lui avait écrit directement chez lui. Avec le même souhait: ayant appris sa présence à Vilna, elle tenait absolument à le voir.

– Je te demandais à quoi ça te sert, en fait, d'avoir fait ça? lui répéta Klara.

Il décacheta l'enveloppe, parcourut la lettre des yeux, la déchira puis s'approcha de la cheminée et la jeta au feu. Les morceaux se recroquevillèrent dans les flammes. L'un d'eux,

mal lancé, était seulement un peu noirci sur les bords. Klara eut le temps de lire les mots: «tiens à te...» Sans faire de commentaires, elle donna un petit coup de pince dessus pour le rapprocher d'une flamme. Parmi les autres lettres, il y en avait une, personnelle, de Sergueï Sergueïevitch Savitch, le chef de l'état-major du corps de la gendarmerie, et une autre du capitaine Erandakov, de l'état-major général. Miassoïedov les glissa dans sa poche.

– Eh! fit-il en claquant des doigts pour toute réponse. Ce n'est pas rien.

Il se mit à marcher de long en large dans le salon. Il essuya ses doigts gras avec son mouchoir.

– Tu sais où j'irais bien cet été? Au bord de la mer. À Libava.

– Comme tu veux. Quoique je préférerais aller quelque part à l'étranger. Mais puisque tu as envie d'aller à Libava, allons à Libava. C'est un bel endroit? lui demanda-t-elle encore.

– Plein de Juifs, du sable et de l'eau.

Klara sourit, contemplant le feu.

Naturellement, l'Okhrana répondit à l'attaque. Elle mit aussitôt en branle ses rouages secrets. Le premier était l'agent Hertz, qui se lança dans l'action avec d'autant plus de zèle que sa rencontre fortuite avec Miassoïedov dans la forêt d'Urban lui faisait craindre de voir les soupçons se porter sur lui. Il rédigea un rapport circonstancié confidentiel qui dénonçait le mode de vie mené par Miassoïedov, incompatible avec son rang et son poste. Il y fourra pêle-mêle tous les éléments qu'il avait rassemblés à la hâte : sa vie de bamboche, sa liaison affichée avec une chanteuse de cabaret, une certaine Tamara Mamonitch qui se produisait sous le pseudonyme de Sylvia, les pots-de-vin, la négligence de ses obligations de service, et, surtout, la contrebande à laquelle il se livrait grâce à sa voiture personnelle. Aux yeux de Hertz, cette dernière accusation était la plus accablante...

Une copie de son rapport fut transmise sans délai à la direction de la gendarmerie par une voie secrète. Un tel rapport ne pouvait qu'entraîner l'ouverture d'une instruction disciplinaire. Les beaux jours étaient à peine arrivés que Miassoïedov fut convoqué à Saint-Pétersbourg.

– Eh bien, mazette ! grommela Savitch, le chef de l'état-major du corps de la gendarmerie, invitant d'un geste Miassoïedov à

s'asseoir dans le fauteuil face à son bureau. Vous nous mettez dans un sale pétrin, Sergueï Nikolaïevitch! – Il avait croisé les mains et les frottait l'une contre l'autre en contemplant sa barbe, quand brusquement il redressa la tête. – C'est une sacrée purée, mais la purée, c'est bon, surtout quand elle est bien épaisse et arrosée de sauce. Vous savez, comme celle...

Miassoïedov sourit d'un air entendu.

– L'important, poursuivait Savitch, c'est qu'elle ne soit pas trop salée. Or, vous n'y êtes pas allé de main morte avec le sel, et ces messieurs du département de la police n'aiment pas le sel. Ah, ça non! Bref, les affaires se présentent mal. Comment voyez-vous les choses?

– Nous finirons tous par mourir un jour, Sergueï Sergueïevitch.

– Eh... Ah! ah! ah!... Oui, c'est bien vrai! En cela, vous avez raison. Mais pour l'heure, il s'agit de faire en sorte de ne pas mourir prématurément. La situation est actuellement la suivante: l'instruction disciplinaire de votre affaire se trouve entre mes mains. Eux, là-bas, veulent vous faire un peu... Ils veulent vous couler. Eh bien, c'est ce que nous allons voir, on ne va pas les laisser faire. De leur côté, ils ont confié l'enquête à un fonctionnaire chargé de missions spéciales, un certain Goubonine.

Miassoïedov signifia d'un hochement de tête qu'il était au courant.

– Ah! Vous le savez déjà? Il vous a convoqué?

– Il a même déjà pris le temps de s'excuser auprès de moi des méthodes cavalières auxquelles il a dû recourir.

– Voilà qui est encore mieux. Moi non plus, je n'ai pas trouvé la moindre chose, fit-il avec un sourire qui en disait long. Rien qui relève d'une quelconque faute de service. Donc, pour ce qui est de l'instruction disciplinaire, j'ai demandé le classement du dossier. À l'instant. Bon! Mais comme Son Excellence le Ministre daigne être mécontent... et qu'il a même tenu à exprimer personnellement son mécontentement à Son Excellence le Commandant en chef du corps de la gendarmerie, notre cher général Kourlov, Pavel Grigorievitch – il insista sur ce nom en étirant les syllabes avec une pointe d'ironie –, alors, euh... Qu'est-ce que je disais?... Ah oui! Il a donc été décidé de vous muter dans un autre poste, qui m'a été indiqué d'une

manière que je dirais un peu... géographique: «Pas plus près qu'à l'ouest du méridien de Samara.»

– Je vous en remercie. Je ne suis pas intéressé et, dans ce cas, je vous prie d'accepter ma démission.

– Attendez donc! Je vous ai noté pour ma part comme un «excellent officier», ce que Kourlov, du reste, n'a pas contesté. Aussi envisageons-nous de vous transférer dans les Chemins de fer baltes au poste que vous occupiez jusqu'à maintenant, dès que le tapage autour de cette affaire se sera calmé. Alors, vous voyez. Ah, si vous saviez quels fumiers siègent au département de la police, et les saligauds, sauf votre respect, qui siègent à l'Okhrana!

L'on savait depuis longtemps que Savitch, pour diverses raisons, professionnelles et personnelles, était à couteaux tirés avec le département de la police et surtout avec le chef de l'Okhrana de Saint-Pétersbourg. Cet antagonisme avait d'ailleurs un caractère notoire. La gendarmerie et la police se partageant les pouvoirs, elles se querellaient afin d'élargir leur champ de compétences respectif. Reste que la plupart des postes de direction de l'Okhrana étaient occupés par d'anciens officiers de la gendarmerie, choisis parmi les plus méritants, les plus intransigeants, ceux qui s'étaient distingués par un «flair d'enquêteur» particulier dans des affaires antérieures. Cependant, beaucoup de ses chefs ne devaient leur poste qu'à leurs puissants appuis. Comme ce bras secret de la police politique conservait en général son personnel lors des remaniements ministériels, assez fréquents, le département de la police, et notamment sa «section spéciale», jouissaient de ce fait d'une grande influence dans les affaires de l'État. Si grande qu'elle pesait indirectement sur les chancelleries ministérielles, sur les états-majors de l'armée et, parmi eux, sur celui du corps de la gendarmerie.

– Je vous en remercie, répéta Miassoïedov. Je vous en suis obligé, mais je préfère vous remettre ma démission.

Savitch parut sincèrement surpris.

– Vous vous emportez trop vite! Ne faites pas de bêtises! Discutez au moins avec mon adjoint, le lieutenant-colonel Zaleski. Lui aussi est très bien disposé à votre égard.

– Je le sais. Je vous remercie, mais ma décision est prise.

– Des motifs extérieurs?

– Quelque chose comme ça. Il y a tout bonnement des affaires privées dont je dois m’occuper un peu plus activement.

– Les affaires privées, dame, ce n’est pas une mauvaise chose. Mais... réfléchissez encore!

Miassoïedov le remercia. Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main.

Il était onze heures du matin. Par cette matinée de printemps au temps particulièrement beau, les maisons renvoyaient les rayons du soleil. Nombre de fenêtres étaient ouvertes, on chassait l’hiver. Le vacarme habituel de la circulation montait des rues. Les fourgons hippomobiles se couvraient de la fine poussière de la ville. Les agents de police en faction aux carrefours, déjà en tenue d’été, saluaient sur son passage le lieutenant-colonel de gendarmerie.

Miassoïedov se rendit au service du contre-espionnage de l’état-major général.

À sa vue, le capitaine Erandakov, chef adjoint du renseignement, eut du mal à cacher son embarras, mais il se ressaisit vite.

– Comme je suis heureux de vous voir! lui dit-il, l’accueillant les bras ouverts tout en jetant un coup d’œil furtif autour d’eux. J’allais justement sortir manger un morceau. Vous m’accompagnez?

Une fois dans la rue, Erandakov retrouva la pleine maîtrise de lui-même et sa bonne humeur.

– Je ne sais pas si vous connaissez bien Saint-Pétersbourg, mais dans tous les cas, je vous emmène chez Smourov. On y mange les meilleurs *zakouski* de toute la ville et même de toute l’Europe. Ce n’est pas un délice, c’est un pur régal! Des cabinets particuliers sont réservés aux habitués. Si nous avons de la chance, nous y serons plus à notre aise pour bavarder. Je vous ai écrit...

– Vous avez beaucoup de travail?

– Un peu. Rien d’important. La paperasse peut attendre. Le beau temps est enfin là! Ça fait du bien, hein?

Lorsqu’ils furent installés dans un coin tranquille de l’élégant établissement, le capitaine Erandakov prit tout son temps pour choisir les *zakouski*. Parmi les vodkas, il jeta son dévolu

sur une vodka aux sorbes. Et ce n'est qu'après plusieurs verres qu'il demanda, sur un ton complaisant, presque mielleux :

– Qu'est-ce que j'apprends, Sergueï Nikolaïevitch ? Vous avez des ennuis de service ?

– Je les laisse derrière moi.

– Vraiment ? Car vous savez – il baissa la voix, bien qu'il n'y eût personne aux alentours –, en réponse à notre demande, nous avons reçu un courrier de Kourlov disant que... Bon, je ne vais pas vous le cacher... Disant qu'il s'est trouvé dans l'obligation de vous muter dans un autre poste pour avoir fait devant le tribunal de Vilna une déposition qui portait atteinte au département de la police et dont la presse révolutionnaire avait fait ses choux gras pour attaquer le gouvernement. Tels sont ses mots.

– Qu'il se mute lui-même ! Je donne ma démission.

– Que me dites-vous là ? C'est une perte irréparable !

Ce regret avait été exprimé avec un peu trop d'emphase pour être réellement sincère. Mais le capitaine parvint à atténuer cette impression en expliquant sa réaction :

– Pour mon service, que vous soyez muté ou que vous partiez, le mal est d'ailleurs le même. Nous avons besoin de gens dans le secteur allemand, car ces temps derniers, notre service berlinois nous enquiquine sérieusement.

– J'ai pourtant entendu dire que le colonel Batiouchine, à Varsovie, faisait preuve d'une grande efficacité.

– Naturellement ! Nikolaï Stepanovitch est formidable. Mais en ce moment, il consacre plus de temps au renseignement qu'au contre-espionnage. C'est devenu son premier hobby. Seulement, avec un budget comme le nôtre, que voulez-vous qu'on fasse ! Il est pitoyable. Vous savez à combien il s'élève ?

– Il est si misérable que ça ?

– Vous savez de quels crédits dispose le contre-espionnage militaire aujourd'hui, à Saint-Pétersbourg ? Tenez, sur mes doigts : mille deux cents roubles pour les traducteurs et interprètes ; deux mille quatre cents pour les frais de secrétariat et de photographie ; six mille roubles pour les frais de mission ; mille deux cents pour les planques et douze mille pour les fonds spéciaux. Savez-vous que la circonscription de Vilna reçoit plus que nous ?

– Hein ?

– Eh oui! Vous allez le voir tout de suite, même si elle ne reçoit que neuf cents roubles pour les interprètes et moitié moins pour les planques, seulement six cents roubles. Chez vous, les logements sont moins chers, et pour les interprètes, y a des youpins à la pelle! Hein? Hé hé! Les fonds secrets, par contre, s'élèvent à vingt-quatre mille. Mais, comparé au budget de l'Okhrana, ça n'est que des clopinettes! Une goutte d'eau homéopathique dans l'océan Pacifique! Et vous, vous avez essayé de l'attraper en lui mettant du sel sur la queue...

– D'attraper qui ça?

– Eh bien, l'Okhrana.

– Ah! Et vous savez de quels crédits les Allemands disposent maintenant?

– Je vais vous le dire. D'abord, leurs hommes roulent sur l'or. Chez nous, on est quatre sur un rouble. Alors que chez eux... Vous savez combien vaut un Bauermeister?

– Puisqu'il est question de lui, je vais peut-être enfin savoir...

– Miassoïedov s'interrompt le temps que le garçon change les assiettes et s'éloigne – ... je vais peut-être enfin savoir ce que représente exactement ce Bauermeister.

– Aujourd'hui, c'est un secret de polichinelle. Vous ne voulez pas de sauce? Pas même un peu? Non? Un vrai secret de polichinelle. Si vous habitiez Saint-Pétersbourg, le premier moineau de gouttière venu vous l'apprendrait. Arrivé d'Allemagne, Bauermeister père a fondé à Saint-Pétersbourg les grands magasins Lessing. Il est devenu millionnaire. À sa mort – il est mort de mort naturelle –, il a laissé des millions à ses héritiers, et ses héritiers, ce sont messieurs Alexander et Gustav Bauermeister, ses fils, et madame Ada Bauermeister, leur mère. Ils ont gardé leur nationalité allemande et, d'après moi, tous les trois se livrent à l'espionnage. Si l'on ne dispose pas pour l'heure de données précises en ce qui concerne Gustav et la mère, on n'a absolument aucun doute sur le fait qu'Alexander est un espion de l'état-major général allemand. Mais bon, pour le moment nous le laissons courir à sa guise, vous me comprenez, bien sûr... Pour repérer ses contacts. Mais, *soit dit entre nous**, il nous balade souvent. Le gaillard est doué! Un petit verre? Très bien. Comme je vous l'ai écrit, je voulais en discuter avec vous.

Miassoïedov vida son verre puis reprit sa fourchette sans rien répondre.

– Nous avons besoin de gens de toute urgence, poursuivait le capitaine.

– Pour le contre-espionnage ?

– Pour l'espionnage aussi.

Miassoïedov avala une dernière bouchée, s'essuya les lèvres avec sa serviette, puis il ôta ses verres de son nez et se mit à les astiquer. Pendant ce temps ses yeux de myope erraient sur la tapisserie verte à filet doré.

– Éventuellement des Juifs ? demanda-t-il enfin.

Erandakov fit la grimace.

– Vous savez... J'ai ici un converti mais... «À juif baptisé, cheval guéri.» Mais les autres...

– Vous êtes antisémite à ce point ?

– Non ! Mais je vais vous dire le fond de ma pensée : un agent juif travaille toujours pour les deux camps. Je m'en suis fait un axiome personnel. Des Juifs, on en a d'ailleurs tout un tas. Faute de mieux, évidemment... Enfin, je me fie à votre expérience et à votre connaissance des gens.

Au moment où ils se quittaient, Erandakov n'omit pas de dire :

– Transmettez mes hommages à votre épouse, bien que je n'aie pas encore l'heur de la connaître...

Le 31 juillet 1907, Miassoïedov posa sa démission, et le 26 septembre de la même année, il fut mis en disponibilité avec le droit de porter son uniforme et le maintien de sa solde.

Mais ce n'est pas par là que tout a commencé.

DEUXIÈME PARTIE

Tout a commencé par...

.....
Un jour qu'il neigeait, il y a très longtemps, encore au milieu du siècle précédent, le petit Volodia Soukhomlinov, fils d'un fonctionnaire russe de Telchi, en Lituanie, jouait «aux gendarmes et aux brigands» en déplaçant des haricots de couleurs différentes sur le rebord de la fenêtre de sa chambre bien chauffée et douillette. Il était tellement absorbé par son jeu qu'il n'entendit pas son papa arriver dans son dos. Bien sûr, les mouvements des haricots multicolores pouvaient difficilement impressionner cet adulte déjà bedonnant, mais il attendit de savoir qui allait l'emporter. Ce sont les gendarmes qui gagnèrent. Les gens éduqués avec des principes se doivent d'être toujours du côté des gendarmes, et non de celui des brigands. C'est ainsi que les brigands furent mis en déroute sur le rebord de la fenêtre.

– Que se serait-il passé si c'étaient les brigands qui avaient gagné, dis-moi? demanda monsieur Soukhomlinov à son fils.

Pris au dépourvu par la question, ne sachant quoi répondre, Volodia leva sur son père des yeux étonnés et contempla le gilet où se balançait la chaîne en or de sa montre.

– Hé hé! Ce sont les gendarmes qui fuiraient. Tu ne crois pas? poursuivit le père avant de traîner ses pieds chaussés de pantoufles moelleuses vers son bureau.

– Papa! cria l'enfant dans son dos. Alors, dans ce cas, c'est les brigands qui deviendraient les gendarmes?

– Hé hé! entendit-il son père répondre avant que la porte de son bureau ne se refermât sur lui.

C'est chose connue que chacun tisse son destin de manière imprévue, en fonction de celui des gens de son entourage. On pourrait donc dire que tout a commencé par...

.....

Ah! Sans doute pas par le troisième mariage du futur ministre de la Guerre avec cette femme d'une beauté éblouissante, bien que nombreux soient ceux qui voulurent y voir le point de départ des événements à venir.

.....

Cela a plutôt commencé avec la défaite de la Russie contre le Japon et, pour être plus précis, avec un certain conseil réuni à Tsarskoïé Selo pour discuter des causes de cette défaite et des réformes à mettre en place en vue de disposer d'une armée efficace. Ce conseil se tint le 28 février 1905. Y participaient le tsar Nicolas II, les grands-ducs Alexeï Alexandrovitch et Nikolaï Nikolaïevitch, le général Dragomirov, le comte Vorontsov-Dachkov, le ministre de la Cour Fredericks, ainsi que les généraux Hesse-Roop, Komarov et Vladimir Alexandrovitch Soukhomlinov.

La séance levée, le tsar demanda au général Soukhomlinov de le suivre dans son cabinet, où il lui remit un dossier qui renfermait un projet de réforme de l'armée tout prêt, en le priant de lui faire connaître son avis, sans toutefois lui dire qui en était l'auteur. Quelques jours plus tard, Soukhomlinov se présentait chez le tsar avec une critique approfondie du dossier. Celle-ci était impitoyable. La réforme proposait la création de toutes sortes de commissions, de conseils de guerre, d'inspectorats et de postes d'inspecteurs supplémentaires, or tout cela, démontra Soukhomlinov, ne ferait que multiplier les instances en alourdissant l'appareil, et il en résulterait un chaos de « commissions » et une bureaucratisation sans précédent.

– Puisque Votre Majesté daigne m'autoriser à lui dire ce que j'en pense, j'ai la conviction que la réalisation de ce projet pourrait même avoir des conséquences catastrophiques,

dit Soukhomlinov au tsar. Votre Majesté ne me tiendra pas rigueur, comme j'ose l'espérer, si je lui dis qu'au lieu de remédier aux failles qui ont contribué pour une large part aux insuccès partiels de notre armée pendant la guerre contre le Japon, le présent projet, au contraire, les accroît.

Le tsar l'écouta avec le sourire qu'il réservait aux gens qu'il aimait bien et dont Soukhomlinov faisait partie. Il le gratifia de quelques hochements de tête en lissant sa moustache et sa barbe entre le majeur et l'index à la façon des paysans. Mais au moment où le général allait se lancer dans une analyse minutieuse, il se mit à déplacer différents objets sur son bureau, signe habituel que l'audience était terminée. Soukhomlinov se tut. Le tsar se leva, lui tendit la main et le remercia pour son rapport.

L'auteur du projet de réforme de l'armée n'était autre que l'oncle du tsar, le grand-duc Nikolaï Nikolaïevitch.

À l'époque, Soukhomlinov occupait le poste de commandant de la circonscription militaire de Kiev et il était âgé de cinquante-sept ans. D'origine ukrainienne (du village de Soukhyi Mlin), de belle prestance, les tempes grisonnantes avec une calvitie très avancée, il portait une moustache fournie relevée aux extrémités et une barbiche taillée en pointe. Son uniforme, ses épaulettes de général, sa fourragère, ses décorations, tout sur lui paraissait brossé de frais, propre, à la bonne place, le moindre ornement métallique rutilait. Lui-même s'efforçait de se tenir à sa place et il savait se montrer d'une exquise courtoisie avec les gens qu'il voulait se concilier, même avec ses subordonnés. Il y avait quelque chose de félin dans son regard comme dans sa manière de se déplacer sur le tapis d'un salon, et de martial lorsqu'il passait les troupes en revue. Excellent cavalier, non-fumeur, parlant français comme un Français de souche, il avait servi dans sa jeunesse dans le régiment des uhlans de la garde de Sa Majesté Impériale en garnison à Varsovie. Il y avait parfait sa connaissance du polonais, qu'il avait appris en Lituanie dans son enfance, et découvert la littérature polonaise ; grâce à sa fréquentation des milieux mondains varsoviens, il parlait la langue sans accent. C'est à ses relations polonaises et à ses camarades de régiment (des barons baltes : Offenbergh, Privitz, Süneberg, Berg,

Derfelden, Bader, Baggewut, Feuchtner, Avenarius...) qu'il devait un certain attachement sentimental à l'ouest européen et, à l'inverse, une aversion secrète, latente, à l'égard des mots d'ordre slavophiles du nationalisme russe naissant de la seconde moitié du XIX^e siècle. Son premier séjour sur la Riviera française l'avait enchanté au point que, depuis lors, il s'y rendait chaque année, en passant généralement par Berlin et Paris, ce qui lui avait donné une ou deux fois l'occasion d'apercevoir l'officier de gendarmerie Miassoïedov à la gare frontière de Verjbolovo.

Les mauvaises langues se répandaient en murmures sur la femme que Soukhomlinov avait épousée en secondes noces et qui venait de mourir. Elle avait divorcé de son premier mari, l'ingénieur Koreïcho, un homme calme et sérieux nommé par la suite directeur de l'Institut d'ingénieurs des Chemins de fer de Saint-Pétersbourg. En tant qu'épouse de Soukhomlinov, elle avait obtenu du fait de sa position sociale la présidence de la section de la Croix-Rouge de Kiev. Un trou important était apparu dans la caisse. Les circonstances de cette affaire et de la mort soudaine de Mme Soukhomlinov n'avaient pas été complètement éclaircies, malgré un article intitulé «La honte de Kiev» paru dans *Syn Otchestva*, l'organe des nationalistes radicaux, sous la plume du célèbre journaliste Alexandre Iablonovski. Sur ces entrefaites, le cœur du nouveau veuf – le général frisait pourtant déjà la soixantaine – s'enflamma une nouvelle fois, et de nouveau pour la femme d'un autre, Mme Boutovitch, Ekaterina Viktorovna.

Autant la question de l'existence du coup de foudre, une question essentielle, tourmentait depuis longtemps les jeunes filles des écoles et demeurait probablement insoluble, autant elle ne soulevait aucun doute sérieux dans le cas d'Ekaterina Viktorovna. Cette femme était, en effet, d'une beauté époustouflante, et il était évident pour tout le monde qu'on pouvait tomber amoureux d'elle au premier regard.

Mais elle? L'attrance qu'elle éprouvait envers Vladimir Alexandrovitch était-elle sincère? Comment pourrait-elle aimer un homme tellement plus âgé qu'elle? Les cancans allaient bon train dans presque tous les salons de Kiev au mobilier généralement vieillot. Jusqu'au jour où un brillant aphorisme qu'il avait lu quelque part fusa de la bouche d'un homme

féru de littérature et familier de ces salons: « Chers amis, la Terre Promise, pour une femme, ce n'est pas une terre, c'est sa situation. »

En attendant, Boutovitch, le mari, refusait d'accorder le divorce à son épouse. Son refus donna lieu à une interminable procédure judiciaire, riche en rebondissements (il fut question de corruption et de chantage), au parfum de scandale, un peu choquante, dont Sa Sainteté le Métropolitte Vladimir de Kiev publia par la suite certains documents sous la forme d'une brochure à tirage limité. C'est ainsi que se trouvèrent entraînées dans l'orbite des intrigues et de la complexité de la procédure (à laquelle mettra fin une résolution adoptée par « la grâce suprême de Sa Majesté l'Empereur ») nombre d'affaires et nombre de tierces personnes, et parmi elles, le lieutenant-colonel de gendarmerie en disponibilité Sergueï Nikolaïevitch Miassoïedov.

Mais avant qu'on n'en arrive là, d'autres faits plus graves s'étaient produits.

Des troubles et des désordres secouaient encore le pays quand, aussitôt après avoir remis son rapport au tsar, le général Soukhomlinov confia le commandement de sa circonscription à son adjoint, le général Karas, et partit pour la Riviera.

Comme à son habitude, il s'y rendit en passant par Paris. Il visita Marseille, où il n'était encore jamais allé, et, pour une raison ou une autre, passa une journée à Cannes, qui lui déplut et qui, du reste, était considérée à l'époque comme une ville de second rang. C'est seulement le lendemain, une fois à la gare, lorsqu'il entendit le contrôleur de l'omnibus crier de sa voix de ténor si familière: «Antiiibes-Niiice-Viiillefrraaanche-Monnnte-Caaarlo-Vinnntimiillle!», que l'émotion s'empara de lui à l'idée de revoir très bientôt son cher Cap-d'Ail.

On était au début du printemps, sans doute la plus belle saison sur la Côte d'Azur. Le ciel était bleu presque dès l'aube, après que le soleil, encore rasant, eut ôté de la mer ses derniers reflets jaunes et roses. Pénétraient par la fenêtre ouverte du compartiment des senteurs de rose fanée, de brise vaguement salée, avec une pointe de fleur d'oranger. D'une incroyable légèreté, la texture de l'air faisait penser au doux contact d'une femme voulant vous soutenir discrètement ou juste vous encourager, et le cœur et les poumons s'en trouvaient plus légers. Le train s'ébranla. Il s'engouffrait dans des tunnels d'où

il bondissait avec la même soudaineté dans l'éclat du jour. Voici déjà la Promenade des Anglais de Nice, avec la structure métallique de son casino construit dans le style des parcs d'attractions de l'époque victorienne, qui s'avance au milieu des vagues. Voici déjà le bleu azur de la baie de Villefranche, mouchetée de petites voiles blanches, bordée par la crinière du cap Ferrat. Voici les villas Art nouveau de richards du monde entier, les bosquets d'oliviers des autochtones. Voici les rochers d'Eze et les rouleaux d'écume qui se fracassent dessus. Et enfin Cap-d'Ail! À la frontière de la principauté de Monaco.

Le général connaissait par cœur ce chromo classique. La mer, saphir, bleue, verte; la mer, violette, rose, jaune, rouge, dont la couleur variait à la commande, selon l'heure du jour, comme dans un kaléidoscope magique à deux sous, mais le plus souvent exactement comme la montraient les affiches touristiques, il n'y avait pas tromperie. Vous payiez selon le taux de change – trente-sept kopecks pour un franc –, et vous habitiez dans le cadre d'un tableau splendide. Soukhomlinov évitait les hôtels de luxe entourés de palmiers et de cyprès. Il louait une villa située à deux pas de la mer, ombragée de marronniers, de caroubiers et d'orangers. Des fleurs de toutes les couleurs s'épanchaient des vasques couleur brique posées sur les balustrades. Il aimait aussi se promener le long de la « grand-route » qui reliait Nice à Monaco, dont les lacets étaient parcourus par le tramway jaune des pauvres et les calèches des riches et, depuis quelque temps, par nombre d'automobiles aux couleurs excentriques. Les vapeurs d'essence se fondaient dans l'air délicieusement subtil pour créer cette fragrance si caractéristique de la Riviera. Comme on ne la rencontrait encore que rarement ailleurs en Europe, elle se gravait profondément dans la mémoire olfactive.

Quand il allait ainsi s'appuyant sur sa canne, coiffé de son panama et vêtu de sa veste d'été en seersucker, rien dans son allure ne distinguait Soukhomlinov de la caste des privilégiés de son époque. Mais à Cap-d'Ail, il était, disait-on, *un prince russe**. Les Français se distinguaient par un provincialisme spécifique, fait d'ignorance et d'arrogance comme tout provincialisme, mais c'était le provincialisme du « grand monde ». Pourquoi donc iraient-ils découvrir d'autres gens ou visiter des pays étrangers, puisque l'on venait à eux de

tous les coins du monde pour admirer la France? D'où leur sentiment de supériorité et leur mépris des étrangers moins bien lotis. Mais à Soukhomlinov, ils manifestaient un respect mâtiné de cette admiration un peu affectée que les citoyens des républiques vouent communément aux représentants des monarchies étrangères.

Un soir, debout sur sa terrasse entourée de glycine, Soukhomlinov contemplait la mer. Les Alpes projetaient déjà leur ombre sur les flots. À mesure qu'on approchait du rivage rocheux, le lointain virait de l'orange au violet, de plus en plus sombre. Un de ces jours d'avril 1905 touchait à son crépuscule. À l'horizon, l'on apercevait encore la fumée d'un navire qui avait largué les amarres à Villefranche avant la tombée de la nuit.

« Il y a quelque chose d'infiniment drôle dans cette disproportion entre cinquante-sept ans de vie et l'éternité! Dans cette obstination qu'ont les vieillards, les savants et les hommes d'État à vouloir qu'on les prenne au sérieux, eux et leurs idées, et leurs déclarations... » Il se rappela s'être déjà fait cette réflexion il y avait très longtemps de cela et de l'avoir même exprimée tout haut. « Il n'y a pas que les années qui passent. Tout passe : les maisons, les forêts, les prés, les routes... Même les fleuves et les rivières passeront un jour. Mais il y a trois choses, sur notre planète, qui ne passeront pas : la mer, les montagnes et le ciel! » avait fait observer quelqu'un dans l'assistance. « Sur quelle échelle d'années placez-vous votre prédiction? » avait-il voulu demander, mais il n'avait pas eu le temps de poser sa question, car on les avait appelés de la véranda en disant que le samovar était sur la table. Cependant, la remarque était restée dans un coin de sa tête et voilà qu'elle ressurgissait...

Un coup de sonnette strident retentit au portillon du jardin et se propagea le long de ses nerfs comme une décharge électrique. Il se tourna de ce côté et aperçut, dans la petite allée qui courait entre les buissons de magnolias, un facteur approchant à grands pas une dépêche à la main.

C'était un télégramme urgent. Envoyé codé. Il lui était expédié par le général Mavine, le chef de l'état-major de la circonscription de Kiev. Mais avait-il été mal codé ou bien avait-il été déformé au cours de sa transmission? Quoi qu'il en fût,

le texte en était incompréhensible. Soukhomlinov donna au facteur un franc pour sa peine. Cette dépêche l'avait irrité, et les contrariétés avaient toujours des répercussions sur sa digestion. Par conséquent, son dîner eut du mal à passer et il ne parvint à s'endormir qu'à deux heures du matin.

À trois heures, on venait le réveiller. Une dépêche urgente de Saint-Pétersbourg. Cette fois, le message était en clair, envoyé par Boulyguine, le président du Conseil des ministres. Il l'avisait de sa nomination au poste de général gouverneur des Provinces du Sud-Ouest et l'invitait à rentrer à Kiev sans délai afin d'y prendre ses fonctions au plus vite en raison des événements qui venaient de s'y dérouler.

Au contraire de la dépêche précédente, celle lui annonçant sa prestigieuse nomination provoqua chez Soukhomlinov une excitation plutôt agréable. Plus question de dormir. Il lui fallait boucler ses bagages en toute hâte. Il partit dès la pointe du jour, sans omettre de faire un pieux et ample signe de croix avant de quitter la maison, pour prendre l'express qui le mènerait à Gênes et, de là, à Cracovie via Venise et Vienne. Ce n'est qu'à Podvolotchisk, à la frontière entre l'Autriche et la Russie, qu'on lui donna les premières informations, encore assez imprécises, sur le grand pogrom antisémite qui avait lieu à Kiev¹.

.....
À Kiev, le printemps avait à peine fait ses premiers pas. Le Dniepr était encore en crue. Il accueillait toutes les eaux de la Berezina, de la Soj et de la Desna, et, surtout, celles amenées de Polésie par le Pripet. Le ciel était dégagé, un vent froid chassait les nuages qui voilaient le soleil par intermittence. Les tilleuls de la ville arboraient leurs premiers bourgeons. « Ah ! Quelle différence de climat ! »

La calèche du général gouverneur roulait au grand trot. Bras tendus, le cocher tirait de toutes ses forces sur les deux paires de rênes pour freiner la fougue de ses chevaux massifs et prompts à s'emballer. Les trotteurs gris pommelé rongeaient leur mors, s'ébrouaient, secouaient la tête en faisant tinter leurs fers sur le pavé maculé de sang en maints endroits. Il se

1. Le grand pogrom de Kiev eut lieu en octobre 1905 et non au printemps. (N.d.É.)

dégageait du tableau une impression sinistre. Soukhomlinov traversa le Krechtchatik, le boulevard Bibikov... Partout des portes et des fenêtres défoncées, du verre cassé répandu au milieu de la rue, des marchandises, des objets usuels éparpillés sur les trottoirs. À un moment, les chevaux s'effrayèrent en voyant jaillir les ressorts d'un matelas à carreaux qui agitaient leurs spirales entourées de touffes de laine fantasmagoriques.

Le général tança le cocher d'une voix énervée :

– Tiens-les donc ! Espèce d'empoté !

L'homme se coucha en arrière, bandant ses muscles dans la tentative de calmer ses chevaux avec des holà d'apaisement. Des ébredons éventrés gisaient à côté. Renversée sur le petit escalier d'un magasin colonial, une grosse boîte en fer ronde répandait dans la boue, telles des perles, des bonbons multicolores de la confiserie Landrine & C^{ie}. Devant une grande flaque de sang, les chevaux s'alarmèrent de nouveau. L'on ne voyait que très peu de passants. Uniquement çà et là quelques patrouilles militaires. Mais le pogrom semblait faire rage encore dans les faubourgs peuplés de Juifs misérables ainsi que dans le quartier de Lipki, le quartier des riches marchands et banquiers juifs.

Soukhomlinov ordonna de rentrer au palais, où il convoqua le général Karas. Celui-ci lui présenta la chronologie des événements.

– Quand les troubles ont commencé, le général gouverneur Kleigels a décrété ne pas être en mesure de contrôler la situation et il a retiré la police des rues. Il a parallèlement sollicité l'état-major de la circonscription pour que l'armée prenne le contrôle. J'ai donc envoyé à Saint-Pétersbourg une dépêche présentant la situation et demandant des instructions. Le règlement stipule que l'armée ne peut intervenir pour rétablir l'ordre que dans le cas où les forces de police sont débordées. Or les forces de police ne sont jamais entrées en action... Vous connaissez le résultat. Kleigels a été révoqué. Et le retrait prématuré de la police a produit une impression désastreuse. La populace, excitée par des agitateurs, a interprété son retrait comme s'il lui était donné carte blanche et comme une approbation du slogan « Mort aux Juifs ! Sauvons la Russie ! » J'ai fini par envoyer des patrouilles de soldats...

En l'absence d'instructions concrètes... – Il écartait les bras pour marquer son impuissance.

– Qu'on envoie les cosaques sur-le-champ! Dispersez-moi ces voyous à coups de knout! Et les pillards, au cachot!

Karas parti, Soukhomlinov appela son chef de cabinet:

– Qu'on fasse imprimer mon ordre et qu'on le placarde sans délai dans la ville! Voici le sens que vous lui donnerez en bref: «En date de ce jour, je prends mes fonctions en tant que général gouverneur. Point. Je ne tolérerai aucun brigandage. Point.» Et ensuite: «Sous peine de... etc.» Dans les mots les plus durs. Merci. Ah! et soyez aimable de demander qu'on me selle immédiatement une monture.

En grande tenue de général, seul, sans escorte, son knout à la main, Soukhomlinov descendait à cheval une petite rue en pente menant vers le faubourg de Podol et, déjà, lui parvenaient des éclats de voix d'hommes ivres. Dans la ruelle voltigeaient des plumes d'oreillers éventrés qui, sous le souffle du vent, montaient en tourbillons, donnant de loin l'impression de flocons de neige peu pressés de toucher le sol qui tournoyaient sans fin dans les airs. Un coup d'œil suffisait pour comprendre que les Juifs avaient cherché refuge chez eux en se barricadant derrière leurs fragiles volets en bois munis de barres de fer, et que le bois vermoulu des volets avait été arraché, leurs barres rouillées rompues. À un endroit, coulait dans le caniveau du sang mêlé au pétrole qu'on y avait déversé. Soudain il entendit, quelque part sur sa droite, venant du dédale des ruelles, les «aïe aïe aïe, aïe aïe aïe!» déchirants d'un homme en fuite. D'un homme déjà à bout de souffle, qui avait compris qu'il ne réussirait pas à s'échapper, poursuivi par le bruit le plus effrayant aux oreilles d'un homme traqué: celui de bottes martelant le pavé. «Aïe aïe aïe!» Un cri à vous glacer le sang dans les veines, presque animal. Il exprimait le plus haut degré de peur qu'on puisse ressentir: la peur de la foule. Aucune invention meurtrière ne pourra jamais inspirer de peur plus grande, car il n'existe pas de matière qui recèle autant de volonté concentrée de mettre en pièces... «Aaaah!» Cet ultime cri d'agonie, tranchant comme un couperet, se perdit au milieu des multiples clameurs et piétinements sourds. Tout s'apaisa. C'était fini, semblait-il.

Le cheval de Soukhomlinov tantôt dressait les oreilles, tantôt secouait la tête pour se soulager de la pression des brides. On entendait à présent des plaintes lancinantes. Des cris aigus de femmes se mêlaient à des hurlements d'hommes. Un adolescent juif gisait, tête renversée, le visage livide, ensanglanté, avec, près de lui, des choses apparemment jetées par une fenêtre : un miroir brisé, un samovar, un pot de chambre et une poussette d'enfant. Le général donna des éperons à sa monture rétive et déboucha sur une petite place que la rue formait à cet endroit. C'est là qu'était le cœur du rassemblement. Dominaient les cris stridents d'une femme qui tendait un bras nu de sous son châle et, de l'autre, serrait un enfant contre elle. Elle était à moitié étendue sur le sol à côté d'un soupirail à barreaux. Des bulles de bave frémissaient sur ses lèvres. À côté d'elle, des bottes mettaient en pièces une horloge ancienne. Fendu à coups de pierre, l'énorme bretzel doré que la boulangerie avait pour enseigne se balançait encore au-dessus de la porte. Les gens marchaient sur le verre.

– Hé ! Les gars ! s'écria quelqu'un dans la foule des pogromistes. V'là un général ! Il arrive tout seul, ah ah ah ! Ça veut dire qu'il a pas peur... Eh bien, on va pas avoir peur, nous non plus ! Sus à ces satanés Juifs !

Soukhomlinov dirigea son cheval sur lui. Le fanfaron recula, les traits brusquement altérés. Pâle, acculé contre un mur, il jeta un regard en direction de ses camarades.

– Et toi, racaille, qui es-tu ? lui cracha Soukhomlinov en se penchant du haut de sa selle.

– Je... Je... Votre Excellence... J'ai servi dans la 24^e brigade d'artillerie, bredouilla l'homme.

– Ordure ! Fils de chienne ! lui lança encore le général avant de faire faire volte-face à sa monture dans un crissement de verre cassé.

Autour d'eux, tout s'était tu, mais les visages excités par le pogrom s'étaient assombris.

– Place, espèce de racaille ! rugit Soukhomlinov, s'en prenant à la foule.

Personne ne fit un pas en arrière, hormis ceux qui se trouvaient dans sa proximité immédiate. À ce moment, il vit se précipiter vers lui, surgi de nulle part, un Juif encore jeune dont le visage marqué dégoulinait de sueur et de sang. L'homme

saisit un étrier et tendit le cou hors de l'encolure déchirée de sa chemise, comme s'il voulait baiser la botte du général. D'énervement plus que de répugnance, Soukhomlinov repoussa sa tête du bout de sa botte, mais un écart de son cheval à cet instant précis fit que l'étrier écorcha la bouche du Juif. Reculant, celui-ci trébucha et tomba sur le pavé la lèvre en sang. La scène n'avait duré que quelques secondes, mais la réaction incontrôlée qu'il avait eue énerva encore un peu plus l'officier. C'est alors qu'il aperçut à quelques pas de lui, au milieu de la foule, un gaillard à la carrure imposante, vêtu d'une chemise russe, la visière de sa casquette noire baissée sur les yeux et armé d'une barre de fer. Le colosse l'observait en affichant un sourire arrogant. Un si grand mépris se lisait dans son regard, qui semblait envelopper à la fois le général gouverneur et le Juif qu'il avait repoussé, que Soukhomlinov pressa les flancs de sa monture, fonça sur l'escogriffe et, chargeant comme à l'exercice avec son sabre, asséna un coup de knout sur cette large face rougeaude ! À la seconde même, il comprit, non sans dépit, que son geste ne lui faisait courir pratiquement aucun risque : « Ils n'oseront pas lever la main sur mon uniforme de général. » Il nota encore l'horrible masque de haine qui se plaqua alors sur le visage de l'individu qu'il venait de frapper, de cette haine que seul peut éprouver un être du même sang et de la même race que vous, une haine qui trouve son expression la plus cruelle dans toutes les guerres civiles. La main de l'homme se crispa sur sa barre, prête à se lever, et des murmures inquiétants traversèrent la foule, quand soudain résonnèrent les sabots d'une demi-sotnia de cosaques arrivant au galop.

– Vous conviendrez sans doute avec moi, mon père, qu'il faut trancher dans le vif, disait Soukhomlinov au père Platon, le recteur de l'académie de théologie de Kiev, un personnage qui jouissait d'un grand prestige parmi les membres du clergé. On doit faire comprendre, en ne laissant place à aucune ambiguïté – il insista sur ces mots –, que de tels débordements sont inadmissibles sur le plan du respect des lois divines comme

sur celui du respect des lois humaines, sans même parler de celles de l'État.

Le père Platon avait pris sa barbe dans sa main gauche et la caressait d'un air pensif. Au-dehors, on entendait des poules caqueter sur une note légèrement interrogative, comme toutes les poules du monde.

– Vous avez raison, Votre Excellence, finit-il par dire. Si nous voulons lutter contre les forces mauvaises qui nous entourent, nous consoler avec l'espérance du salut dans l'autre monde ne suffit pas. Le mal, qui doit être combattu déjà dans ce bas monde, se manifeste le plus souvent sous la forme d'un démon humain. Ce mal, c'est tout ce qui empêche les gens de s'entendre.

– Oui, c'est cela. En fait, pour le moment, il s'agirait surtout que le clergé veuille bien condamner dans les termes les plus clairs, sans mâcher ses mots, le pogrom contre les Juifs.

Le père Platon, machinalement, remit droite la croix qui était un peu de travers sur sa poitrine.

– Vous avez raison, Votre Excellence. Tout l'obscurantisme d'aujourd'hui est dû au fait que le monde s'est éloigné de l'interprétation claire des premiers chrétiens et que les connaissances mal comprises et les innovations des prétendues « Lumières » le font effectivement sombrer dans les ténèbres de l'ignorance et de l'analphabétisme spirituel. Les qualités terrestres ne sont une vertu que si elles sont concrétisées au nom du Christ Notre-Seigneur.

– Hum ! Bon, bon ! Je vous serais donc très reconnaissant, mon père, de bien vouloir...

Moyennement satisfait de sa visite au père Platon, Soukhomlinov fit encore venir ce même soir, malgré sa grande fatigue, le colonel Igor Petrovitch, un officier de son entourage immédiat en qui il avait totale confiance et dont il appréciait le jugement.

Derrière une porte soigneusement close, ils prirent place dans des fauteuils.

– Eh bien, cher Igor Petrovitch, exposez-moi tout depuis le début, en détail et comme à confesse. Dites-moi comment on en est arrivé là, demanda le général pour lancer la conversation.

Le colonel, un homme grand et sec qui portait des favoris à la Alexandre II et flottait un peu dans son uniforme, tira une pipe à l'ancienne de sa poche avant de l'y remettre aussitôt.

– Excusez-moi. J’oublie toujours que vous ne fumez pas, Votre Excellence...

– Sortez-la donc ! Mais sortez-moi aussi toute la vérité !

– Hum ! commença Igor Petrovitch en bourrant sa pipe. Si au moins je la connaissais ! Lorsque les troubles ont commencé, Kleigels, comme vous le savez sans doute...

– Oui, mais vous n’allez pas me dire que l’agitation a commencé toute seule. Qui l’a organisée ?

– Eh bien, c’est justement là le hic. Je n’en sais rien. Vladimir Alexandrovitch, pourriez-vous répondre à une question que je me pose et me dire qui gouverne en ce moment ? C’est le tsar ou le prétendu « peuple » ? Parce que, moi, je n’y comprends plus rien. On bat les Juifs. Très bien. Les Juifs, naturellement, sont un grand fléau. Je ne sais pas comment l’ancienne Pologne pouvait en élever autant, c’est peut-être là la raison de son effondrement. Mais c’est une autre histoire. Et une autre, celle que voici. Il y a deux ans, je me suis trouvé à Jytomir au moment où s’y déroulait le procès d’un paysan qui, une nuit, avait égorgé et pillé un Juif ; il a été condamné au bagne à perpétuité. Aujourd’hui, ce n’est pas de nuit, mais en plein jour que des milliers de criminels comme lui assassinent et pillent des Juifs en toute impunité. Cela veut dire que quelque chose a changé. Mais quoi ? Je n’en sais rien. Certains disent que Kleigels a sauté pour avoir retiré la police des rues, mais d’autres murmurent que c’est pour avoir fait appel à l’armée. Or Kleigels n’est pas n’importe qui ! ajouta-t-il au bout d’un instant. C’est un protégé de Maria Feodorovna, la veuve du tsar Alexandre III.

La tête inclinée, Soukhomlinov se grattait nerveusement la joue gauche et écoutait son interlocuteur sans l’interrompre.

– Vous, naturellement, vous avez agi comme il le fallait. On m’a déjà raconté votre intervention fouet à la main. Personnellement, je pense qu’en agissant ainsi, vous avez répondu aux attentes des personnes qui vous ont nommé, mais je ne suis pas sûr que cela ait plu à ceux qui ne vous ont pas nommé. Car, voyez-vous, deux groupes se sont formés. Il y a, d’un côté, ceux qui font tout pour satisfaire les gens aujourd’hui au pouvoir, et de l’autre, ceux qui font tout pour satisfaire ceux qui y seront demain.